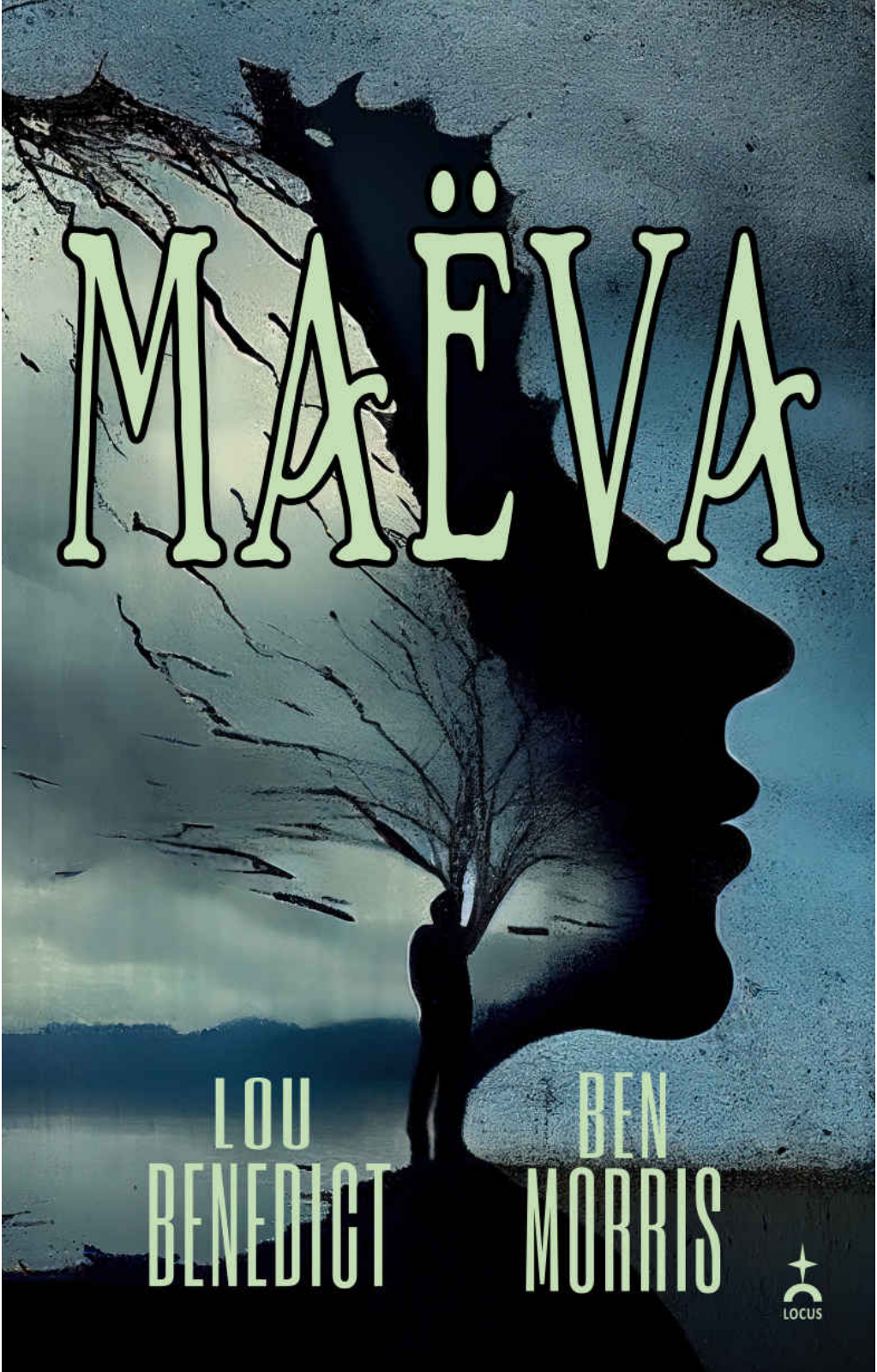
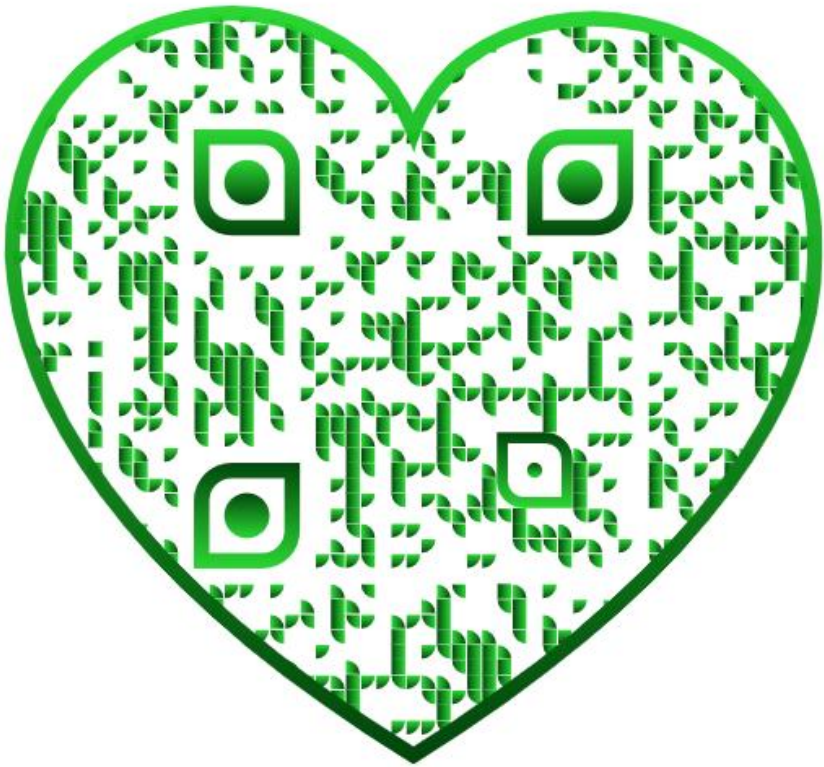
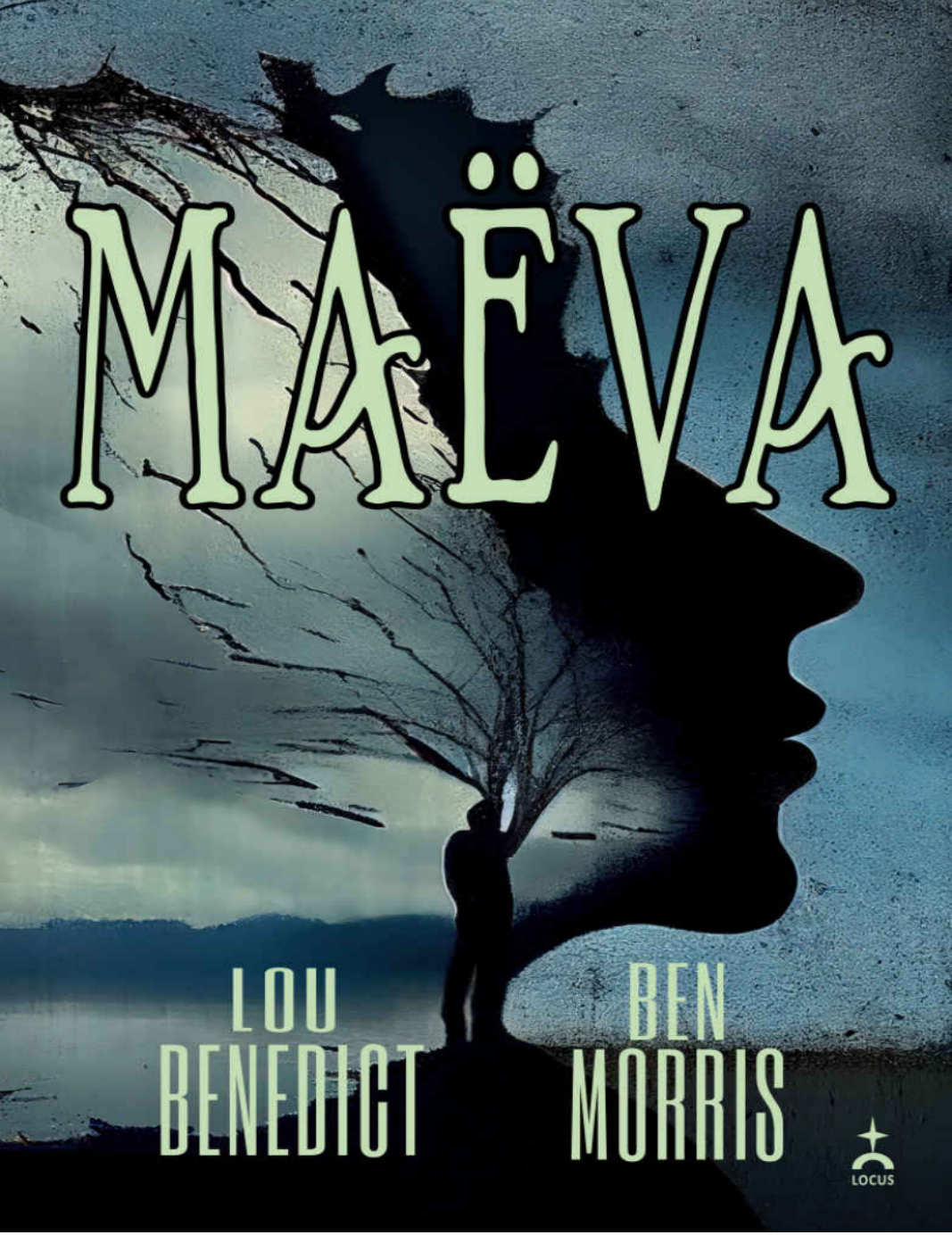

MAËVA
LOU BENEDICT
BEN MORRIS
LOCUS




MAËVA
LOU
BENEDICT
BEN
MORRIS
LOCUS

MAËVA

MAËVA

Lou Benedict

Ben Morris

Conception graphique : Bernard Marquis

Source de l'image : © ReisMedia

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2024 Locus Production inc. & Ben Morris

Information: contact.locus.production@gmail.com

Dépôt légal — 4ème trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec Bibliothèque et Archives Canada

ISBN (imprimé) 978-2-9821047-5-4

ISBN (ePub) 978-2-9821047–7-8

Table des matières

Chapitre 1
Changer le mal de place
Chapitre 2
Prise de possession
Chapitre 3
Le fond de l'air
Chapitre 4
Les soupirs
Chapitre 5
Les acouphènes contagieux
Chapitre 6
Le dédale
Chapitre 7
La carte n'est pas le territoire
Chapitre 8
Maëva
Chapitre 9
Home, sweet home
Chapitre 10
Une fuite à la fois
Chapitre 11
Briser la glace
Chapitre 12
Le bonheur en famille
Chapitre 13
Colère et courroux
Chapitre 14
Aidez-vous d'abord, les autres ensuite
Chapitre 15
L'heure est grave
Chapitre 16
Sous la surface
Chapitre 17
Perdre pied
Chapitre 18
Vertige
Chapitre 19
Pot-Pourri
Chapitre 20
Believer
Chapitre 21
Passage obligé
Chapitre 22
L'ordre des choses
Chapitre 23
La vie à rebours

Note de lecture
L'autrice

À nos deux bêta-lectrices,

Lorraine Boucher & Stéphanie Pinard

Le sens de la création littéraire : dépeindre des objets ordinaires tels que leur reflet apparaîtrait dans des miroirs magiques.

Vladimir Nabokov

La saison morte n’est jamais un bon moment pour changer de vie.

Chapitre 1

Changer le mal de place

L'hiver, d'une bourrasque fantasque, efface tous les repères.

Maélie se dandine sur les hanches de sa mère Dulcinée, dès qu'elle est extirpée du véhicule. La giboulée qu'elles traversent monte en intensité. La fillette n'aurait pu avancer par elle-même : elle s'enfoncerait jusqu'au menton dans la neige accumulée. Maélie ne se rappelle pas quand sa mère l'a portée de la sorte pour la protéger. C'était bien entendu avant la naissance de Martin, son frère cadet. Depuis son arrivée, à celui-là, c'en était fini de l'harmonie familiale. Sa mère s'est mise à pester contre tout et rien, comme si le monde entier allait de travers.

À califourchon sur les épaules de son grand frère Léo, Martin se cramponne au capuchon de son anorak. Malgré ce poids, l'adolescent maintient la cadence derrière son père, Carl, qui ouvre la voie jusqu'à la porte d'entrée de leur nouvelle demeure. La petite cohorte progresse ainsi à pas de tortue à travers l'épaisse croûte de neige qui embourbe leurs jambes et retient leurs pas. Des bourrasques leur coupent le souffle et rendent le parcours encore plus exténuant.

Le tableau qui se déploie sous leurs yeux est accablant. Les congères s'élèvent autour du bâtiment formant une gangue sclérosante. Le portrait donne l'impression que la nature reprend ses droits sur ce bâtiment aux proportions hors normes. Un manoir de style anglais s'érige dans le paysage comme un odieux pied de nez au bon goût.

Ils arrivent enfin à se hisser sur le porche de la propriété.

— Ici, ça commence par une séance de pelletage en règle, ronchonne sa maman. Et ce, avant même de débarquer le paquetage… Une corvée de bienvenue dont on se serait passée. Maudite saison !

Maélie n'écoute déjà plus ses jérémiades. De toute façon, à quoi ça sert de parler à l'hiver ?

Pendant ce temps, les yeux brillants, son père Carl pousse l'imposante porte d'entrée en bois massif. Il s'y adosse à la manière d'un majordome. Après avoir drapé son épaule de son écharpe, il tend la mitaine vers l'intérieur de la maison et déclame :

— Entrons dans la magie. Ici, le temps s'est arrêté.

Maélie est reprise des mains de sa mère car son papa veut la déposer tel un trophée sur le seuil de la porte. Celle-ci fige devant la noirceur impressionnante de l'intérieur. Carl lui pousse dans le dos afin de laisser libre cours aux autres.

Dulcinée tient son col bien fermé de ses mains gantées. Elle cale son talon au bas de la porte, craignant de la voir pivoter sur ses gonds alors que Léo traverse avec Martin en équilibre précaire sur ses épaules. Le petit gigote, car il a hâte de se dégourdir. Dulcinée tente de passer la porte à son tour pour rejoindre les autres, mais se heurte à Léo qui ne bouge plus, immobilisé derrière Carl et Maélie. La lueur offerte par le paysage blanc qui filtre à travers l'embrasure de la porte s'arrête nette à leurs pieds. L'obscurité opaque fait douter que le plancher existe au-delà du vestibule dans lequel ils se sont agglutinés.

Martin a repris l'usage de ses jambes et tire sur la manche de son père. Carl le prend dans ses bras. Il connaît son jeu : actionner le premier commutateur à sa disposition. Au plafond, un lustre en cristal offre un halo gibbeux au vestibule, courbant les surfaces comme si les murs cherchaient à repousser les intrus. Les matériaux décrépits créent une lourde atmosphère : le sol est recouvert d'un tapis dont le rouge s'est évanoui au centre, laissant apparaître la trame. Les boiseries sont ponctuées d'encadrements recouverts de tissu blanc, sans doute les portraits d'ancêtres au regard solennel. Un escalier monumental monte vers l'étage où se trouvent les chambres. De chaque côté de l'escalier, seules paraissent des portes closes sur des secrets et des mystères. Cette antichambre à l'histoire de la demeure semble murmurer aux visiteurs : " Entrez, si vous l'osez. "

Un petit courant d'air suivi d'un ricanement se répercute dans le vestibule : Maélie s'est débottée et gagne son pari d'entrer la première.

— Ta muse, tu vas la trouver ici, tu crois ? raille la voix de Dulcinée en refermant derrière elle l'immense pièce d'ébénisterie avec sa fenêtre en demi-lune.

— T'amuse ? Trouver ? Youpi ! s'exclame Maélie. On fait un jeu, ça commence bien.

— Papa cherche sa muse, petite linotte, rouspète Léo.

— C'est quoi, une muse ? questionne Maélie.

— L'inspiration pour son prochain livre, énonce doctement l'aîné de la famille.

Elle n'est plus là pour entendre la réponse.

— Moi, j'ai trouvé un fantôme ! lance-t-elle.

Tous les regards pointent vers la gamine qui fonce sur un meuble en hauteur recouvert d'un drap. L'une de ses bottes a buté contre la base du cadre en bois. Elle se penche pour soulever le coin du tissu, créant un gonflement. Le temps d'une respiration, le miroir a offert un clin d'œil à la fillette.

— Ne touche à rien, semonce sa mère. Il y a une façon de retirer les protections du mobilier sans éparpiller la saleté partout, je m'en occuperai.

Maélie hausse les épaules, indifférente au ton alarmiste de sa mère. Elle tient la rampe pour grimper l'escalier, ses bas sont glissants contre les marches vernies. Elle s'arrête et examine la paume de sa main et, en se dévissant le cou, scrute le dessous de ses chaussettes.

— C'est même pas sale, maman, tu vas être contente, pousse-t-elle de sa voix de mouette avant de poursuivre son envolée, léguant à sa mère la guerre à la poussière.

Chapitre 2

Prise de possession

Pendant ce temps, Carl voit Léo déchausser le petit Martin et le déposer au sol, avant d'ôter ses propres bottines doublées. Son grand gars sort son iPhone et mesure l'accès au réseau. Les sourcils froncés, il ouvre la porte et tend le bras dehors, à la recherche d'un signal encourageant. Il referme aussitôt et interpelle son père.

— Je viens d'apercevoir un vieil homme sortir du bâtiment d'à côté. On dirait qu'il se trouve sur ton terrain, P'pa. Tu devrais peut-être aller le voir.

Carl attrape son manteau et chausse ses bottes pour aller à la rencontre de cet intrus. Il a beau faire vite, Dulcinée se précipite avant lui vers la poignée. Léo pose sa main sur l'avant-bras de sa mère.

— Tu ne vas pas l'aimer, il n'a pas l'air propre. En plus, il a le nez long. On devrait s'en méfier.

Les joues rosies, elle fait pivoter sa tête vers Carl qui n'a pas eu le temps d'effacer son sourire narquois. Il sait qu'elle craint davantage la saleté que l'adversité. Il profite de son indécision pour la doubler et ouvrir la porte.

— Tu as raison, Léo, lance Dulcinée en reportant son attention sur son fils. Restons sur nos gardes. On ne connaît personne ici. Méfiance est mère de sûreté.

— Évitons les jugements superficiels, s'amuse Carl. Tout le monde ne bénéficie pas d'un joli minois comme toi. Soyons plutôt ravis d'avoir tout un univers à découvrir.

Carl n'aura finalement pas le temps de mettre le nez dehors, l'inconnu se déplace dans leur direction et il arrive aux pieds des marches.

— Faisons preuve de courtoisie envers nos nouveaux voisins, professe Carl sur un ton autoritaire.

Une silhouette immense et l'ombre d'une tête encapuchonnée éclipsent l'embrasure de la porte. Une bouffée glaciale ramène la température intérieure à zéro. Une odeur de moisi précède l'homme, racontant une interminable succession de jours de précipitations. Carl examine ses bottes démesurément longues, à la mesure de son nez.

L'inconnu secoue son couvre-chef pour en faire tomber la neige. Il finit par le dévisser pour dévoiler une filasse grise comme si les brins de laine hirsutes avaient collé à son crâne.

Carl s'adresse à lui sur un ton affable.

— Vous avez senti notre arrivée ou quelqu'un vous a prévenu ?

— Pour sûr qu'on m'a parlé de vous ! Depuis le temps…

— Vous êtes notre voisin ?

— Je m'appelle Joe et je supervise la place, en attendant votre venue. Je me suis établi une garçonnière dans l'écurie désaffectée.

— Enchanté, je suis Carl, le nouveau maître de céans.

— Le « quoi » ?

— Le propriétaire des lieux, si vous préférez. Je viens m'installer ici avec ma famille. Je suis écrivain. Vous me connaissez peut-être sous mon nom de plume, Elliott James ; un hommage à James Elliott, l'un des « six immortels » de Phi Gamma Delta.

— Ça paraît que vous êtes un homme de lettres. Vous utilisez des mots à cent piastres.

Carl entend Dulcinée soupirer. Sa femme, soûlée de sa légende de plume depuis longtemps, le presse du regard d'en venir aux choses urgentes.

— Si je comprends bien, on vous a chargé de la maintenance pendant que la maison fut inoccupée.

— C'est exact ! Mais ne vous méprenez pas, il y a toujours eu du monde ici.

En disant cela, Joe regarde les portraits qui ornent les murs avec un rictus.

Comme il n'a pas envie de l'entendre déblatérer des anecdotes sordides devant sa femme si suspicieuse, Carl lui tapote l'épaule avec sa mitaine.

— Si vous permettez, marmonne Joe, je vais remettre mon couvre-chef. Y fait pas chaud, ici dedans.

— Bien noté. Vous allez tout d'abord me montrer comment fonctionne le chauffage. Il fait presque nuit, on ne va tout de même pas dormir avec nos manteaux.

Joe frotte ses longues semelles sur le paillasson, sans retirer l'entrelacs de cuir et de lacets qui lui sert de couvre-chaussures.

Une avalanche de coups de talons résonne au-dessus de leurs têtes, puis un claquement de porte, suivi d'un autre. Joe lève son nez crochu, l'air renfrogné.

— Z'êtes combien, monsieur-dame ?

Carl passe son bras autour des épaules de sa conjointe.

— Je vous demande pardon, j'ai oublié de vous présenter ma femme Dulcinée. Nous sommes accompagnés de Léo, l'aîné, et sa sœur cadette, Maélie, qui explorent déjà l'étage. Le bambin, c'est Martin… Il ne doit pas être loin. Martin, où es-tu ?

Dulcinée s'échappe de l'étreinte de Carl. Son regard de gyrophare projette l'effroi à la ronde. Elle crie à son tour.

— MARTIN ?

En entendant sa mère s'énerver, Léo redescend en courant. Il se précipite vers le meuble drapé en remarquant que la surface à la verticale commence à tanguer. Au sol, la bosse sous le tissu porte des chaussettes rayées.

— Coucou, je suis un fantôme ! se réjouit Martin quand son frère le découvre en déplaçant la couverture vers la droite, laissant apparaître un bout du miroir sur pied.

Martin se jette dans les bras de Léo, un rire nerveux parcourt la petite famille. Cette animation attire l'attention de Maélie. Le martèlement de ses pas vient mourir au palier, ce qui fait lever la tête de tout le monde en sa direction.

La fillette dresse un sourcil accusateur. Elle dévale l'escalier, dérape et tombe sur les fesses. Elle pleurniche en se frottant le bas du dos.

Dulcinée se précipite pour la consoler et décoche un ordre.

— Léo, ça presse, va chercher les deux valises qu'on commence par chausser tout le monde de façon convenable. Ce n'est pas sécuritaire de se promener en chaussette. Quelqu'un va finir par se casser le cou !

Chapitre 3

Le fond de l'air

Profitant de l'accalmie, Joe tend le bras vers l'accès menant au sous-sol. Carl garde lui aussi ses bottes aux pieds et le suit jusqu'à la salle des machines, par un escalier grinçant à la pente raide. En bas, une ampoule nue à laquelle pend une corde pour l'activer. La cave en béton, humide et froide, sent la rouille et le bois pourri. Elle est encombrée d'un véritable cimetière de souvenirs et d'objets cassés, où s'entassent les vestiges du passé.

L'appareil de chauffage central se trouve au fond d'un caveau, derrière une porte en métal. Quand Joe la pousse, Carl découvre la bête dotée d'une énorme charpente en fonte. Elle est reliée à un enchevêtrement de tuyaux et de câbles et à une panoplie de vannes et de compteurs qui régissent son fonctionnement. Joe s'en approche et ouvre un clapet qui exhibe le cœur sombre de cette machine infernale. Il saisit une allumette longue qu'il frotte au sol. Il glisse la flamme à l'intérieur pour ranimer le pilote. Il referme l'ouverture et attend quelques secondes. Le monstre s'emplit de langues de feu dont les lueurs sont perceptibles à travers les interstices de l'appareil. La soufflerie, assourdissante, fait vibrer et les murs et tout ce qui pendouille à des clous. Une fumée remplit alors la pièce d'une odeur âcre et suffocante.

— Elle toussote au début, puis ça se calme, commente Joe. En fait, le problème, c'est cette foutue soufflerie. On ne sait jamais quand elle va s'emballer ou s'arrêter comme si elle était animée d'une volonté propre. Faudra songer à remplacer cette vieille fournaise. Elle a fait son temps.

— On m'avait dit que tout était fonctionnel. Je n'ai pas les moyens de changer de chaufferie pour l'instant.

— De toute façon, cette maison est tellement mal isolée que la chaufferie ne suffit pas. Pour compenser, il y a des foyers dans chaque pièce.

— Bon, je note. Qu'en est-il du chauffe-eau, maintenant ?

— Il se trouve juste à côté. Joe pointe un gros cylindre, dont l'œil clignotant et le ronronnement promettent des ablutions réconfortantes.

— Il fonctionne correctement, celui-là ?

— Très bien ! Trop bien peut-être. On n'arrive plus à régler sa température qui se maintient à la limite de l'ébullition. Faites attention de bien calibrer l'eau froide pour éviter les brûlures.

Carl étire le bras pour toucher au régulateur.

— Surtout, ne touchez pas à cette valve, car les degrés montent et ne redescendent pas. En augmentant la chaleur, la pression de la vapeur risque de faire exploser la chaudière.

— Bon, remontons maintenant. Faisons le tour des installations. Je veux m'assurer que tout est opérationnel.

Sous l'œil attentif de Joe, Carl actionne dans chaque pièce les commutateurs qui honorent leur rôle. Coup sur coup, la lumière obéit.

— Est-ce qu'il y a des pannes de courant, dans ce coin ?

Joe hausse un sourcil.

— Ça arrive trop souvent à mon goût.

— Où trouver rapidement une lampe torche et des chandelles, si jamais…

— Je pensais que vous aviez remarqué les lampions à huile accrochés sur les murs.

Carl se dévisse la tête pour effectuer un inventaire sommaire des dispositifs d'éclairage d'appoint.

— Votre fils a déjà apprivoisé le fanal à côté de la bibliothèque. Vous n'aurez qu'à le traîner avec vous à l'étage pour allumer le premier lanterneau dans le couloir, le halo vous guidera ensuite vers le prochain. Il y a aussi une lampe torche dans chaque salle de bains, derrière le panneau sous le lavabo. Les piles de rechange se trouvent dans l'un des tiroirs de ce bahut.

Joe pointe vers un meuble massif qui contient de la vaisselle ancienne.

Le tour du propriétaire se poursuit vers le foyer principal au grand salon. À côté de l'âtre, le petit bois côtoie les bûches. Un briquet au long bec est juché sur un amoncellement de papiers secs. Joe s'en sert pour lancer une belle flambée.

— N'oubliez pas d'ouvrir les prises d'air lorsque la flamme se stabilise, ce qui prend une demi-heure environ.

Joe tapote les clés qui actionnent les trappes d'air.

— Vous tirez celle-ci en même temps que vous poussez celle-là. Ensuite, vous soulevez la clé qui se trouve en dessous et vous la ramenez tout à gauche. Ça fonctionne à tout coup. Ces systèmes d'antan sont fiables. Ils ont été fabriqués pour durer toujours.

Carl observe les manœuvres de l'homme qui lui apparaissent quelque peu complexes. Il n'ose cependant pas lui poser de questions de peur de passer pour le parfait urbain ignare.

— Vous n'aurez qu'à faire la même chose à l'étage, conclut Joe. Les foyers fonctionnent tous de la même manière.

Joe tâte sa poche et le cliquetis de ses clés annonce une hésitation.

— Il commence à se faire tard. Si vous le voulez bien, ça ira à demain pour la tournée des espaces de rangement et des dépendances sur votre terrain. Votre dame est sûrement pressée de donner le bain aux enfants, ça aidera tout le monde à passer une bonne nuit de sommeil.

L'homme chemine vers la sortie. Au moment de partir, il salue Carl d'un hochement et replace son capuchon. Sa tronche se réduit au nez long courbé qui plonge son menton dans l'ombre.

Un sifflement inquiétant donne froid dans le dos à Carl qui jette un œil préoccupé à Joe.

— C'est le vent, répond-il. Les bruits de cette maison donnent l'impression qu'elle est vivante, qu'elle respire. Après un certain temps, vous vous y habituerez.

Chapitre 4

Les soupirs

Au-delà du crépitement du feu dans l'âtre de la chambre principale, Dulcinée épie les sons au rez-de-chaussée, depuis que la porte d'entrée s'est refermée. Au contact de cette maison étrangère, son hyper vigilance s'est accrue. Le cliquetis du lourd loquet de la porte principale la rassure, mais ne la console pas pour autant. Cette immense demeure, quel fardeau ! Une unifamiliale, avec trois enfants, cela générait déjà un barda suffisant, à son échelle. Avant d'arriver, elle n'avait aucune idée de l'ampleur du domaine et de son état vétuste. Elle n'a même jamais vu les titres de propriété ni le cadastre du lot ou les plans au sol de chaque étage. Elle se sent à la campagne, au chalet de ses parents, à la différence que cette immense baraque est devenue son nouveau chez soi. Elle songe à toutes les commodités qu'elle laisse derrière elle. Au lieu de profiter du confort moderne que lui procure sa maison de banlieue, elle se retrouve coincée dans ce château de pacotille, coupée du monde et reculée dans le siècle dernier. Elle grince des dents à l'idée qu'il faudra courir d'un étage à l'autre, pour répondre à un simple appel téléphonique à partir de la ligne dure, le seul moyen de communication avec l'extérieur.

« Ici, le temps s'est arrêté », elle a eu le frisson dès que Carl a déclamé cette phrase en arrivant. Pour la magie, on repassera. Ce n'est pas comme ça qu'ils vont rabibocher leur couple. L'isolement ne favorise pas nécessairement les rapprochements. Leur relation bat de l'aile depuis que Carl s'afflige d'une crise existentielle. Il a tout misé sur sa carrière d'écrivain. Il a connu beaucoup de succès avec son premier titre. Ça fait dix ans qu'il essaie de remonter la pente et il n'arrive pas à mériter à nouveau l'affection du public. Elle soupire en se rappelant ce qui résonne aujourd'hui comme du regret. Carl éprouve sûrement de la nostalgie quand il songe aux bains de foule et aux séances de dédicaces animées. Par ailleurs, toute cette vague d'amour, c'est aussi ce qui l'a perdu. La célébrité a dévoré son âme. Il n'a plus jamais été le même après. C'est peut-être pour cette raison qu'il tente de renouer avec son passé lointain, pour retrouver ses racines, son identité. Il cherche depuis des mois un havre de paix, loin des distractions de la ville. Quand il a appris que cette propriété était liée au patrimoine de sa famille, il est redevenu comme un enfant. Depuis, il s'enthousiasme à toutes les tâches inhérentes à sa toquade

d'y emménager, mais on dirait qu'il est orphelin de la partie adulte de son cerveau, celle où résidaient jadis ses responsabilités de chef de clan.

Le bruit l'informe que Carl est monté à l'étage. Avec Léo, ils se sont tapé les deux heures de pelletage nécessaire pour décharger les bagages qu'ils ont transportés avec eux. Son mari passe tout droit devant sa porte. D'après les murmures, il est allé souhaiter bonne nuit aux enfants. Un bon point pour lui.

Le chuintement des pas revient et s'arrête à la chambre principale, dont il tourne la poignée. Évidemment, elle est en rogne et voudrait même qu'ils fassent chambre à part, mais il fait vraiment froid. On verra plus tard, quand il fera clair.

— As-tu vérifié que Léo a bien éteint son fanal ?

— Oui, oui ma chérie.

Il atteint le lit et se love contre elle en gloussant à sa vue, ou plutôt à l'image de la montagne de couvertures d'où émerge une tuque à pompon.

— Et leur foyer crépite, comme ici. J'ai déjà hâte au printemps pour revoir tes déshabillés.

— En attendant, remercie ton grand d'accepter de dormir en cuillère avec Martin et Maélie. Ces chambres sont de véritables congélateurs. Si tout n'est pas vivable demain, il nous faudra un nouveau système de chauffage.

— Nous n'avons pas les moyens de remplacer cette fournaise. De toute façon, Joe prétend que tout est en état de marche. Je vais plutôt chercher un entrepreneur pour isoler la baraque. C'est de là que vient le problème.

— Mmm… des fenêtres isothermiques, pour commencer.

— Je ne sais pas. Ça risque de changer l'allure du bâtiment.

— Mes enfants sont en bonne santé et ils vont le demeurer. Ça reste ma priorité.

Dulcinée se retourne pour lui faire dos, une autre façon d'avoir le dernier mot.

Le ronflement de son conjoint rejoint le souffle des flammes. Elle regarde les ombres danser sur les murs et se laisse finalement berner par le sommeil à son tour.

Chapitre 5

Les acouphènes contagieux

— Caaaaarl !

En entendant hurler son nom, Carl se réveille en sursaut. Le cri est lointain. Que se passe-t-il ? Où est passée son épouse ? Il craint de s'évanouir en réalisant qu'il se trouve dans la bibliothèque du rez-de-chaussée, assis devant un secrétaire ancien, un plaid sur les épaules. Il se cogne les genoux en bondissant de son siège. Il ouvre l'interrupteur pour illuminer la pièce. Il traverse le hall et se précipite vers l'escalier.

Qu'arrive-t-il à Dulcinée ? Pourquoi hurler ainsi ? Qu'est-ce qui déclenche cette panique ?

Les piaillements de Maélie s'additionnent aux cris de sa mère. Martin se joint au concert en expulsant de ses poumons neufs une enfilade de sons tonitruants. Léo sort à son tour de sa chambre pour rejoindre les autres.

Une épaisse fumée rampe à leurs pieds et descend en vagues, épousant l'arête des marches. Carl comprend qu'un incendie s'est déclaré là-haut. Quand il les entend tousser, il lance sur un ton vindicatif.

— Descendez tous, au plus vite !

Carl protège sa bouche et son nez avec son coude avant de gravir les marches quatre à quatre. Il croit comprendre ce qui s'est passé et veut limiter les dégâts. Il traverse la horde de silhouettes enturbannées de couvertures pour pénétrer dans les chambres. Il en ressort quelques minutes plus tard, après s'être assuré de l'absence de toute flambée. La fumée commence à se résorber.

Ensemble, réfugiés au salon, ça toussote, ça hoquète et ça s'inquiète. Leur air de famille se résume aux yeux larmoyants au-dessus de nez coulants et aux rigoles de suie qui maquillent leurs joues. Carl va chercher un pichet d'eau et revient avec des verres, tandis que Dulcinée distribue des mouchoirs.

— Il faut prévenir les pompiers pour éteindre le feu là-haut, s'énerve Dulcinée.

— Il n'y a pas de feu, seulement un foyer qui s'étouffe pour former une boule de fumée, répond Carl.

— Comment tu expliques ça ? persifle Dulcinée.

— J'ai juste oublié de rouvrir les trappes pour l'appel d'air.

— Tu t'en rends compte ? T'as failli nous faire mourir avec ta négligence. Où est-ce que t'as appris à allumer des feux, pour l'amour ?

Carl est déboussolé et ne sait pas quoi répondre. Il s'en veut de ne pas avoir suivi à la lettre les conseils de Joe.

— Tu penses que je peux monter pour récupérer mon cell ? demande Léo. J'ai oublié de le prendre.

— Vaut mieux attendre que ça se dissipe complètement, répond son père. Il n'y a pas eu de flammes, ça ne devrait pas prendre trop de temps.

— T'étais où, toi ? lui reproche ensuite sa femme.

— Je ne sais pas, répond-il l'air hébété. J'étais dans la bibliothèque. J'ai dû m'endormir en lisant un livre.

— À partir de maintenant, tu restes avec nous !

Dulcinée fixe son mari des yeux avant de lui lancer un reproche bien senti.

— Quand je pense qu'on aurait pu tous s'asphyxier en dormant.

Le cœur de Carl rate un battement.

Maélie renifle.

— C'est quoi, as-fi-scier ?

— C'est manquer sa respiration, complète Léo, jouant son rôle de professeur pour ses cadets.

— Ah zut ! J'comprends rien, d'abord l'inspiration puis la respiration. C'est compliqué, ici…

Sa remarque fait sourire et détend quelque peu l'atmosphère.

De son côté, Carl mesure son malaise. Il n'a aucun souvenir d'être descendu. Il se rappelle seulement qu'il rêvait. Il se voyait en train d'écrire son prochain livre. Comment avait-il erré jusqu'à la bibliothèque, alors qu'il n'avait pas encore exploré toutes les pièces du rez-de-chaussée ? Il ferme les yeux et prie pour que tout le monde

garde son clapet fermé le temps qu'il rattrape les bribes qui enfument son cerveau. Peine perdue, les autres aussi ont des fils à rattacher.

— J'ai dû me moucher trop fort, annonce Léo. J'ai les oreilles qui cillent.

— Moi aussi, se plaint Dulcinée.

— C'est quoi les oreilles qui cillent ? risque Maélie.

— Est-ce que t'as un bruit de cigales entre les deux oreilles ?

Maélie hoche la tête en signe d'approbation.

— Ça veut dire que j'ai une cigale dans la tête, s'inquiète-t-elle.

— Non, tu souffres seulement d'acouphènes, précise Léo.

La petite laisse filer une larme comme si ce diagnostic était fatal.

— Ce n'est pas grave, lance sa mère pour la réconforter. Toi, Carl, ça te connaît, les acouphènes. Tu pourrais lui dire que ce n'est pas dangereux, cette affaire-là ?

Les yeux de l'homme papillonnent, interrompant sa transe. Tout le monde le dévisage. Pas tout le monde, en fait…

— Où est Martin ? articule-t-il.

— Merde ! crie sa femme avant de faire pivoter sa tête dans toutes les directions. Ça suffit. Maaar-tin, Maaar-tin, arrête de te cacher !

Léo se faufile jusqu'au miroir sur pied dans le lobby. Il soulève le voile qui le recouvre, mais ne voit aucune bosse avec des chaussettes. Il bouge un peu et s'étonne de constater que la surface du miroir ne lui renvoie ni reflet ni lueur.

— Je pense qu'il est retourné jouer au fantôme, annonce Maélie. On a trouvé ça drôle en arrivant.

— Il doit sentir notre nervosité, lance Léo.

— Pourvu qu'il ne soit pas remonté aux chambres, réagit Carl en s'élançant dans l'escalier. Il n'a pas conscience du danger que représente la fumée.

Dulcinée trébuche et tombe à genoux en essayant de le suivre. Elle pleure par dépit et, pour essuyer ses larmes, sort le mouchoir chiffonné et déjà bien imbibé qu'elle avait coincé dans sa manche. Elle se mouche bruyamment et grimace de douleur sous la pression qui menace de lui faire exploser les tympans. Au pied des marches, elle

se roule par terre et gémit.

Aurait-elle perdu son bébé ?

Chapitre 6

Le dédale

Sur le palier, Carl déambule à quatre pattes pour éviter de respirer la fumée qui a gagné en hauteur. Ses joues sont humides, car ses yeux coulent pour lutter contre l'irritation. C'est ridicule, il peine à ouvrir ses paupières. Comment le petit Martin peut-il être retourné à sa chambre, sans se plaindre, sans s'étouffer ? Serait-il déjà inconscient ? Il ne le voit pourtant nulle part.

Des petits pas percutent le plafond au-dessus de sa tête et leur bruit décroît en s'éloignant vers le mur extérieur. Y a-t-il un autre étage ? Son fils serait-il monté là-haut ? Maélie est au rez-de-chaussée, il en est certain. Ce ne peut pas être elle qui fait entendre ces bruits. Il capte un rire cristallin, étouffé derrière un mur. Martin ? Où se cache-t-il, bon sang ? Il se ressaisit, le petit est vivant et il s'amuse.

Le son semble provenir de la pièce du fond. Celle qu'il n'a pas explorée encore. Tout s'embrouille, la frustration l'emporte sur l'inquiétude. Il s'introduit à l'intérieur ; une bouffée d'air survient comme une fenêtre qui s'ouvre. Cette brise lui caresse le corps et le plonge dans un curieux état de bien-être. Son instinct le guide vers le vent régénérateur qui émane du fond de la pièce. Il se voit en tailleur, assis derrière le secrétaire dans la bibliothèque. Il visualise l'écran mental qui l'appelle, en pulsations, dans sa boîte crânienne. Un début de sérénité apaise son volcan, il est sûr de retrouver ses esprits et le fil de son récit. Il n'est pas venu ici pour rien, il le sent.

Une voix alarmée provient du rez-de-chaussée. C'est Dulcinée qui s'énerve.

— Caaaarl ! Qu'est-ce que tu fous ? As-tu retrouvé Martin ?

Une bouffée acide rougit dans sa tête. La colère s'est invitée, elle lui chauffe la poitrine. *Je vais aller te dire tes quatre vérités, chère Dulcinée. Réalises-tu que je n'ai pas eu un moment à moi, depuis la préparation du déménagement, la route, le pelletage, le transbahutage des bagages et la supervision du chauffage pour la nuit ? Je fais pourtant tout ce qu'il faut pour que la famille ne manque de rien, non ?*

Carl redescend, le pas lourd.

— Tout va bien ! crie Léo. Martin est revenu. Je crois qu'il était caché

derrière le miroir sous la couverte, finalement.

Dulcinée se précipite pour étreindre et cajoler son bambin.

— Où étais-tu, mon poussin ?

— Là-haut. Il fait soleil. Jouer avec moi ?

Maélie tape des mains.

— Oui, maman, on va jouer !

— Il vaut mieux se coucher, bâille Léo. On fera une tente pour dormir cette nuit, ça sent trop mauvais en haut.

— D'accord pour le camping, renchérit Dulcinée. On met des coussins par terre, certains vont s'étendre sur le sofa, d'autres au sol. On reste ensemble, c'est compris ?

— Caampiinng, maman ! piaille Martin.

— Youpi ! rajoute Maélie.

Carl rebrousse chemin vers l'escalier. À mi-parcours, il leur lance :

— Installez-vous, je vous rejoins plus tard. Je vais d'abord ouvrir les fenêtres pour laisser entrer un filet d'air.

— Rapporte mon cellulaire, P'pa, supplie Léo.

Carl n'entend plus rien, tout à la hâte de raviver sa rêvasserie. Il se rappelle avoir vu un carnet et des crayons sur le pupitre de Léo au moment de souhaiter bonne nuit aux enfants. Il en aura besoin pour matérialiser son chef-d'œuvre. Son cœur est à la fois contrit et gonflé d'excitation. Les nouvelles idées se bousculent, il lui faudrait juste un peu d'air frais pour les dépoussiérer. Ça palpite dans sa tête. Il est venu ici pour cette éclaircie. Et ça fonctionne.

Il plane au-dessus de ses rêves et retourne, léger, à son nuage.

Chapitre 7

La carte n’est pas le territoire

Le marteau de porte joue au réveille-matin, tirant Dulcinée de sa somnolence. En ouvrant l’œil, elle se désole. Rien ne correspond à l’inauguration idyllique d’une nouvelle résidence.

L’humeur sombre, elle émerge de sa couverture qui dégage un âcre relent de fumée et regarde à la dérobée la débandade qui l’entoure. Elle grimace et se lève, conditionnée par tant de conventions. Elle couvre ses épaules frileuses et remblaie le duvet jusqu’à la lisière de sa tuque.

En chaussettes, elle se rend au lobby en maugréant contre le plancher glacial. Le contre-jour de la fenêtre en demi-lune révèle le triangle d’une tête encapuchonnée. Elle reconnaît son embêtant voisin, faisant naître en elle une sensation déplaisante de déjà-vu. *Joe le nez de corbeau vient voir si tout le monde est mort ?*

Elle lui ouvre.

— Encore vous ? dit-elle d’une voix plate.

— Je m’inquiète, les cheminées ne fument pas. Avez-vous eu un problème ?

— On dirait bien que oui.

— Que s’est-il passé ?

— Entrez, puisque vous êtes là. Je pourrai vous raconter ça dans le détail.

Joe frotte ses semelles longilignes et avance de trois pas. Des flocons frais tombent de ses épaules quand il abaisse son capuchon.

Tels des Bédouins, les enfants piétinent à sa rencontre. Ils sont tous barbouillés de suies. Seule leur taille permet de savoir qui est qui. Dulcinée commence à relater leur mésaventure.

— Pour une première nuit, ce fut un échec cuisant. On a failli mourir asphyxiés. À peine endormis, les foyers se sont étouffés à l’étage. On a couché par terre au salon, pour finir la nuit et rester vivants.

— Monsieur a-t-il calibré l’entrée d’air une demi-heure après l’allumage comme je lui ai montré ?

Dulcinée roule des yeux.

— Il m'a pourtant dit qu'il savait y faire avec les attisées… poursuit Joe.

— La prochaine fois que vous aurez des consignes à lui transmettre, assurez-vous de lui fournir des instructions par écrit ainsi qu'un schéma complet.

Elle étire le cou et ne voit aucun autre corps endormi dans le salon. Elle lève la tête vers l'étage des chambres et s'écrie :

— Caaaaarl, pour l'amour de Dieu, viens nous rejoindre.

— Laisse, maman, je vais aller le chercher, dit Léo.

— Tu vas juste rapporter ton cell, pinaille Maélie.

Léo ne porte pas attention à son commentaire et s'élance dans l'escalier. Il revient presque aussitôt, avec son portable.

— Je l'avais dit, rigole sa sœur.

— Papa n'est pas en haut, reprend Léo. Il a doit se trouver à la bibliothèque. Je l'ai vu s'y rendre la nuit dernière.

— Bon, inutile de l'interpeller alors, ajoute sa mère. Il bougera seulement à l'odeur du café…T'as rentré la glacière et les victuailles ?

— Oui, tout est dans la cuisine. Je me ramasse une banane et je fais un petit tour dehors, pour m'oxygéner un peu.

Dulcinée n'a pas le temps de le remercier qu'il enfile ses bottines, sa parka et se précipite dans le décor enneigé. La lourde porte bascule derrière lui en soufflant dans le portique une haleine de froidure mêlée de neige. *Pauvre Léo, il se hâte dehors surtout pour retrouver l'accès au réseau cellulaire, histoire de s'assurer qu'il existe encore pour ses amis, songe-t-elle en compatissant à son sentiment de perte de repères.*

Elle s'adresse à son conjoint de rechange. Étant donné la longue liste des tâches à accomplir et le peu de disponibilité de son mari, elle aura sûrement besoin de lui.

— Joe, considérez-vous invité à prendre un café. On doit recevoir aujourd'hui un chargement de nos meubles et d'autres malles d'effets personnels. En échange, vous pourrez peut-être donner un coup de main à Carl.

— Oui, m'dame, un bon café sera le bienvenu. Et je pourrai aider votre

mari. Je dois lui parler : j’ai un message à lui transmettre.

Chapitre 8

Maëva

Maélie s'avance vers l'homme au nez long assis à la table de la cuisine.

— Y'avait des enfants ici, avant nous ? lui demande-t-elle.

— Pourquoi ?

— J'aimerais ça trouver des jouets, pour voir avec quoi ils s'amusaient.

Joe regarde derrière lui comme s'il allait lui révéler un secret que d'autres ne devraient pas entendre. Puis, il ramène son nez crochu vers la fillette et sort de sa poche un bout de papier et un crayon.

— Je vais te dessiner où trouver un coffre aux trésors rempli de bébelles. Tu verras que cette maison déborde de surprises.

Martin tire sur la manche de Maélie.

— Je sais, moi, où sont les jouets.

— Laisse-moi, tu me déranges. T'es rien qu'un bébé.

Maélie saisit le précieux plan qu'elle plie en quatre pour le glisser dans sa poche. Elle a mémorisé l'emplacement qu'a désigné Joe et veut monter à l'étage. Elle lâche un petit hoquet de surprise en apercevant son père titubant, appuyé sur le chambranle de porte de la bibliothèque. Il a une mine de somnambule comme s'il rêvait encore.

— Allo, P'pa ! M'man te cherche. Elle prend son café avec le voisin à la cuisine. Il est revenu ce matin. Elle était pas très contente. Tu ferais mieux d'y aller.

Carl force quelques pas devant sa fille avant de prendre son erre d'allée. Maélie le contourne et prend l'escalier, rassurée de le voir progresser vers la cuisine.

Arrivée à l'étage, l'air est glacial. Elle frissonne et regrette d'avoir abandonné sa couverte. Elle entre dans la chambre où ils ont commencé la nuit pour y trouver un lainage. Elle ouvre les tiroirs, en vain. Leurs bagages sont restés en bas. Un chuintement se fait entendre. On dirait une voix enfantine qui chantonne.

— Maëva… Maëva…

Elle sent un courant d'air et ferme la fenêtre demeurée entrouverte. Est-ce le vent qui soufflait cette étrange mélodie ?

— Maëva… Maëva…

Ça recommence. Le son provient de l'autre pièce, ce coup-ci. Elle y court. En franchissant le seuil de la porte, elle remarque que la fenêtre est fermée et que la température de cette chambre remplie d'objets hétéroclites est plutôt confortable. Elle s'y aventure donc à la recherche de l'objet tant convoité. Malgré le bazar qui l'entoure, Maélie ne tarde pas à repérer, recouverte d'un drap, une grosse boîte rectangulaire dont le dessus est bombé. Ce n'est pas la peine qu'on lui fasse un dessin, elle est Dora l'exploratrice. Il s'agit du fameux coffre aux trésors ! Elle tire vers le sol le drap posé dessus ; comme sa mère lui a montré, elle replie les coins du tissu pour emprisonner la poussière. Elle découvre alors une malle si grande qu'elle pourrait s'y loger. Elle emmagasine cet atout pour une future partie de cache-cache. Si elle n'est pas bondée, ça représente une cachette de choix. Elle soupèse le couvercle et l'ouvre avec excitation. Sans faire un inventaire complet de ce qui se trouve à l'intérieur, un pincement sournois la tenaille. À première vue, le coffre aux trésors ne contient que des jouets de garçon. Le couvercle retombe pour camoufler cette injustice. Elle soupire.

— Maëva… Maëva…

Encore ! Maélie scrute le plafond. Le sifflement provient d'en haut, ça doit être l'effet des trappes d'aération. Elle se rappelle qu'hier soir, Joe a parlé de ça avec son père : la maison mal isolée… les bruits… et qu'ils devront s'y habituer.

En attendant, c'est son ventre qui gargouille. Le cliquetis des couverts, des tasses et des pots de confitures réveille son estomac vide. Elle perçoit l'odeur du pain grillé et descend avant de mettre sa mère encore plus de mauvaise humeur. Elle entre dans la cuisine en évitant de regarder Joe et sa cape noire qui lui donne le profil d'un corbeau perché sur des skis. Il se tient debout, au coin de la pièce, avec une tasse fumante entre les mains. Elle sent ses petits yeux fixés sur elle. Sans le regarder, elle prend place sur un banc, à côté de Martin. Il a déjà un sourire de joker après avoir mordu dans une tartine beurrée et débordante de confiture. La fente barbouillée s'élargit et gazouille.

— Maélie contente ?

— Y a rien de bon dans ce coffre. Même pas une poupée en guenille. Juste des jouets pour garçon, des trucs ennuyants…

Quand elle voit les deux billes de Martin briller et son fessier ballotter, elle enrage de le savoir réjoui à ce point.

— Je n'ai pas une grande sœur pour m'inventer des jeux, moi. Je vais te laisser t'amuser tout seul pour une fois. Tu verras ce que c'est que de s'ennuyer à mourir.

Le bambin n'a porté aucune attention à sa répartie et continue de balancer les jambes d'excitation. Il se dépêche d'enfourner dans sa bouche le reste de sa tartine. La boule est si énorme dans sa joue que ça lui écarquille les yeux. Pendant une seconde, Maélie rêve qu'il s'étouffe. Il arrive tout de même à sourire en pinçant les lèvres pour n'en rien laisser tomber. Il hoche la tête avec amusement en pointant son doigt vers le plafond.

Chapitre 9

Home, sweet home

Carl s'encadre dans l'entrée de la cuisine. Il tangue et prend appui sur une épaule, gardant ses mains engoncées dans ses poches de pantalon pyjama. Il voit l'ombre qui semble le juger, depuis le coin de la cuisine. Sa femme lui tend une soucoupe avec une tasse de café remplie à ras bord. Il fait la momie. Devant son absence de réaction, elle dépose son offrande avec fracas sur le comptoir et se rassoit pour finir ses toasts. Carl soupire, il connaît ce regard noir.

Il ramasse la tasse de café et retourne à la bibliothèque. Depuis qu'il en est sorti, sa tête se vide. Il doit se remettre au travail sans délai.

Dulcinée l'interpelle avant qu'il ne disparaisse.

— Joe a un message pour toi. Ici, ça marche à l'ancienne, on s'adresse au monsieur en premier. Il croit peut-être que je ne sais pas lire ou que je suis une demeurée.

Carl revient sur ses pas. Il s'ordonne de mettre un pied devant l'autre jusqu'à la table pour se poster à côté de sa conjointe. Il vacille, dépose sa tasse et pose ses deux poings fermés sur le plateau de la table pour stabiliser son corps. Il a chaud et son chandail est trempé de sueur. La faim et l'intoxication par la fumée l'incommodent encore.

— M'man, j'ai fini, dit Maélie. Je vais sortir Martin de sa chaise et l'aider à se nettoyer. Il veut aller jouer.

— C'est bien, ma fille, mais ne fouinez pas partout. On ne connaît pas tous les dangers que renferme cette baraque et je n'aime pas ça.

Eh bien, cette baraque ne t'aime pas non plus, pense Carl.

— Il paraît que vous avez quelque chose pour moi, demande-t-il à Joe.

Le Corbeau sort un papier gondolé du repli de sa cape, expulsant un remugle pourri. Carl capte du coin de l'œil la moue dédaigneuse de sa femme qui fixe les ongles jaunis du messager. Elle repousse son assiette et s'adosse à sa chaise, boudeuse.

— C'était sous le manteau de porte, quand je suis arrivé pour vérifier le bon fonctionnement de vos foyers.

Carl ne montre aucun intérêt pour le contenu de la missive. Dulcinée

se rapproche de Joe pour s'emparer du message. Un miasme répugnant émane de son bras tendu, lorsqu'elle lui arrache des mains la feuille de papier froissé. Elle blêmit en lisant à voix haute ce qui y est inscrit : « Vous appartenez à la maison ».

— C'est même pas signé ! observe-t-elle. Qui cherche à nous inquiéter de la sorte ?

Elle agite le papier sous le nez de son mari.

— Réveille-toi, dis quelque chose. Reconnais-tu cette écriture ?

Carl humecte sa langue engourdie et articule lentement pour être entendu.

— Joe, vous avez une idée de qui ça peut provenir ?

— La voisine, sans doute. Un genre de mot de bienvenue.

— Mais de quel droit ose-t-elle nous intimider ainsi ? explose Dulcinée.

— Je ne pense pas que ce soit son intention.

— Qui est cette femme ?

— Elle habite dans les parages depuis plus longtemps que moi. C'est une descendante d'esclaves tahitiens et ses ancêtres sont arrivés au pays il y a plus de trois cents ans. Selon ce que j'en sais, elle a toujours vécu sur ce domaine. En tout cas, elle y est très attachée. Je crois même qu'elle s'en considère comme la gardienne. Selon elle, c'est à la maison de décider qui elle… accepte. Et, en quelque sorte, elle estime que celle-ci vous a adoptés.

— La maison des fous a sa folle de service, on aura tout vu, tout entendu. Caaarl, appelle le notaire, annule la livraison des meubles et de nos affaires ! Je ne resterai pas ici, les enfants doivent grandir dans un endroit normal, il me semble et…

Carl se lève, un éclair de lucidité le réanime. Il reprend la direction de la bibliothèque pour se remettre au travail. Il tâte machinalement la forme carrée qui tend son t-shirt dans le bas du dos.

Quand Dulcinée tire sur le tissu calé dans sa ceinture élastique pour soutirer le carnet de notes, il s'énerve comme s'il était dévêtu de force, en vue d'un viol.

— Rends-moi ça, c'est personnel.

Trop tard, sa femme a eu le temps de reculer jusqu'au comptoir et feuillette au hasard les pages noircies au crayon.

— Bon sang, t'as pas dormi, toi ! À quoi ça rime ?

Elle lit à voix haute le contenu des premières lignes.

— Chambres, commodes, chaises de lecture, lampions, luminaires électriques, salles de bains, foyers, poignées avec verrou, poignées sans verrou, tableaux, plinthes électriques, armoires en coin, fauteuils, sofas, meubles d'appoint, table de salle à manger, chaises à haut dossier, chaises capitaine, chaises bergère, secrétaire, coin repas avec banquette, coffre sans verrou…

Elle tourne les pages et s'essouffle en lisant cette énumération absurde des objets que renferme la maison.

Au moins, elle n'a pas vu la liste des tombes, se console Carl.

— C'est quoi, ce délire en pleine nuit ? piaille-t-elle.

Carl arrache sa prose des pattes de cette pie voleuse.

— Pourquoi cet inventaire ? T'as peur qu'on vole ces vieilleries. Ça vaut peut-être que des clopinettes.

Il faut qu'elle se calme, songe-t-il. *Ça ne va pas fonctionner longtemps, comme ça. Elle mérite une correction, je ne vais pas m'en priver sous prétexte que cet écornifleur est dans la cuisine. Je vais lui montrer qui est le Maître ici !*

Sa main virevolte jusqu'à son criard.

Paf !

— Occupe-toi des enfants, dit-il en replaçant son carnet sous la ceinture élastique de son pantalon. Je commence mon projet d'écriture comme ça me plait.

Estomaquée, Dulcinée frotte sa joue. Ses yeux sont devenus des poignards. Joe, demeuré impassible jusque-là, se dandine. Elle le prend à partie.

Mais Carl quitte la cuisine en emportant avec lui sa tasse de café et prend les rôties qui restent sur la table. L'indignation flotte jusqu'à ses oreilles.

— Vous avez vu ça ? C'est pas croyable. En moins de douze heures, mon mari s'est transformé en un véritable goujat. Rien n'est normal ici !

Chapitre 10

Une fuite à la fois

Carl se frictionne les bras pour combattre le froid pénétrant. Il n'arrive pas à se concentrer dans des conditions pareilles et il se résigne à allumer le foyer. Il se fait une note à lui-même de rouvrir un peu plus tard la clé de ventilation pour éviter un incident semblable à celui de la nuit dernière. En attendant que le feu réchauffe la bibliothèque, il prend le temps de regarder les merveilles qu'elle renferme. Les étagères sont garnies de livres anciens, dont la collection complète de la Comédie humaine. Certains rayons étalent des casiers de verre exhibant autant d'artefacts insolites. Un véritable cabinet de curiosités comme il en a toujours rêvé. *Cette maison exaucerait-elle mes souhaits ?* D'autres objets étranges ornent la pièce comme des bibelots. La grosse sphère armillaire en laiton, qui repose sur un socle en bois près du secrétaire qui lui fait office de bureau, le captive tout particulièrement. Ce minutieux assemblage représente le mouvement des astres autour de la Terre, fidèle au système de Ptolémée. Carl ressent une intense émotion en contemplant ce prodigieux témoin de l'époque où l'on croyait que la Terre était le centre de l'univers.

Son attention se tourne ensuite vers un crâne humain, percé d'un trou circulaire au niveau du front. Il reconnaît la trace de trépanation, l'ancienne pratique médicale consistant à ouvrir la tête d'un patient pour soigner certaines affections ou encore le libérer d'un mauvais esprit. À côté se trouve une fiole contenant un liquide rougeâtre, sur laquelle est collée une étiquette portant l'inscription « Sang de dragon ». Cette substance censée détenir des propriétés magiques et médicinales était obtenue, en réalité, à partir de la résine d'un arbre tropical nommé dragonnier.

Il balaie du regard les étagères et repère enfin, au fond d'une tablette, une petite boite en bois recouverte de symboles cabalistiques. Il la trouve fascinante et la dégage pour l'observer. Il connaît le sens secret de ces incrustations et éprouve un réel malaise en les décodant. D'après ce qu'il en comprend, elle renfermerait un parchemin sur lequel est inscrit le nom d'un démon et d'un ange. Selon la tradition occulte, celui qui possède la boite peut invoquer ou contrôler l'une des entités dont il découvre le nom pour s'en faire un serviteur. Au contraire, si l'entité s'avère de nature dominante et malveillante, elle peut tout aussi bien avaler votre âme avant de se consacrer à de vils

desseins. Son esprit divague. Sera-t-il capable de résister à la tentation de l'ouvrir ?

* * *

Dulcinée entre dans la bibliothèque d'un pas lourd. Elle en veut à Carl de l'avoir frappée lorsqu'elle essayait de lui parler de leurs problèmes. Elle lui reproche surtout de négliger ses obligations de père et de mari, pour se consacrer à un travail obscur et futile à ses yeux. Elle est déterminée à lui dire ses quatre vérités : elle ne supportera pas plus longtemps ce type de dérapage.

Une fois à l'intérieur, elle constate à sa grande surprise qu'il n'y a ni écran ni clavier sur le vieux secrétaire en bois qui trône au milieu de la pièce. Sur l'espace de travail s'amoncellent plutôt des livres, des papiers, des cartes et d'autres objets étranges. Des feuilles éparses illustrent des symboles mystérieux, des dessins extravagants, des instruments anciens qu'elle n'avait jamais vus auparavant.

Elle s'approche de Carl en expulsant l'air de ses naseaux, mais celui-ci ne bronche pas. Concentré, il reste penché au-dessus d'un grand livre ouvert, dont les pages sont couvertes d'une écriture bizarre. Il tient dans sa main droite une plume d'oie, qu'il trempe de temps en temps dans un encrier. Il trace des signes sur un parchemin vierge, en suivant un modèle dessiné dans son calepin, posé juste à côté sur le plateau de travail.

Elle est soudain envahie d'un sentiment mêlé de haine et de dégoût à son égard.

Elle heurte son épaule, faisant renverser la tasse de café froid qui traînait sur le meuble, mouillant les objets qui s'y trouvent.

Carl sursaute comme s'il sortait d'un cauchemar. Il lève des yeux effarés vers elle.

— Oh ! Mais qu'est-ce que tu viens faire, ici ?

Il tente d'absorber le café avec sa manche de pyjama. Il ramasse la plume et le parchemin tombés par terre. Il se redresse pour l'invectiver.

— T'es devenue folle, ou quoi ? Venir ainsi gâcher mon travail ! Ces livres et ces objets sont précieux pour moi. Je n'ai pas été inspiré comme ça depuis des lustres.

— Imbécile ! aboie-t-elle. Tu crois que je ne vois pas ce que tu fais ? Tu te fiches complètement de moi et des enfants. C'est ainsi que tu

passes ton temps, à te complaire dans ton imaginaire. En réalité, tu n'es qu'un fou et un égoïste.

— Déguerpis d'ici et laisse-moi travailler. À l'évidence, tu ne comprends rien à ce que je fais.

Il pousse sa femme vers la sortie en s'amusant de sa vaine résistance. Il lui colle finalement son pied au cul pour refermer la porte derrière elle. Carl adore sa nouvelle méthode.

Chapitre 11

Briser la glace

Dulcinée fulmine en songeant à l'escalade des mauvais traitements. Qu'est-ce que manigance son mari ? Elle n'a pas réussi à le faire bouger et s'en trouve désemparée. Elle ne sait plus sur qui elle peut compter. Il n'y a personne aux alentours en qui elle a confiance. Elle doit regrouper ses enfants. Elle fait le tour de chaque pièce à leur recherche. De guerre lasse, elle décide d'aller voir dehors. Elle serre sa couverture sur son ventre à l'aide d'un poing vindicatif et se hâte vers le vestibule. Les bottes et les manteaux de Maélie et de Martin sont toujours à leur place. Les jeunes sont donc quelque part dans la maison. Par ailleurs, l'anorak de Léo n'est pas sur son crochet.

Ça fait un bout de temps que son adolescent est sorti et ça commence à l'inquiéter sérieusement. Elle chausse ses bottes et enfile son pardessus. Elle tire la poignée de la porte principale qui gémit en roulant sur ses gonds. Elle hurle contre le vent d'hiver.

— LÉ-O ! LÉÉÉÉ-OOO !

Elle retraite en toussant, sa voix n'a résonné qu'en sa caverne. Elle ferme la lourde porte et secoue ses vêtements enneigés, renonçant à s'aventurer dehors toute seule par le sale temps.

Elle retourne voir Carl qui, cette fois-ci, se montre plus docile. Il accepte de sortir pour retrouver son fils. Il monte se changer et redescend d'un pas vif.

— Je te préviens. Aussitôt que je l'aurai ramené, je retourne à mes affaires. Tout ce que tu as à faire de ton côté, c'est de t'occuper des enfants. Il n'y a rien de compliqué à comprendre là-dedans.

Dulcinée hausse les épaules. Une bataille à la fois. Pour gagner du temps, elle pousse dans son dos, comme à un gamin empoté, vers ses bottes, son manteau, son écharpe et ses gants.

Elle observe Carl progresser dans la neige, le linceul blanc, à perte de vue, a camouflé toute trace de pas autour de la maison. Il n'y a pas moyen de savoir dans quelle direction Léo s'en est allé.

Elle s'habille à son tour pour l'aider dans ses recherches.

— Il est sûrement pas loin, clame-t-elle.

— Peut-être est-il à l'abri, dans l'écurie ?

— Allons voir. S'il n'y est pas, nous demanderons l'aide de Joe. Il connaît les alentours mieux que nous.

Ils suivent le sentier de neige foulée depuis l'aller-retour de Joe. Elle laisse Carl entrer à l'écurie. Il en ressort quelques minutes plus tard, les bras ballants, Joe à ses côtés.

— Mon grand garçon, il est où ? hurle-t-elle. Il fait presque six pieds. S'il était dehors, nous devrions apercevoir sa silhouette dans le paysage, non ?

Soudain, Dulcinée pointe le sol. Elle vient de voir des trouées dans la neige qui mènent à une éclaircie. Elle se lance sur cette piste qu'elle suit à grandes enjambées, les deux hommes sur ses talons. Elle ralentit finalement. Une bourrasque a soulevé une lame de neige et la piste a disparu.

— J'ai bien peur qu'il se soit aventuré sur le lac, déclare Joe en arrivant à sa hauteur.

Elle examine la configuration du terrain et lance un cri d'effroi lorsqu'elle réalise ce qui se trouve devant elle.

— QUOI ? ! C'est un lac, ça ?

Elle dévisage Joe, comme s'il était responsable du péril, du piège, du pire.

Son long nez pivote de haut en bas, à deux reprises.

— En effet ! Et il est même très profond.

— Mais là, il doit être gelé, non ?

— La glace est encore mince à ce temps-ci de l'année, marmonne Joe. Il ne pouvait pas se méfier, vu que la neige cache tout.

— Ne me dites pas qu'il aurait pu tomber sous la glace !

En panique, elle se tourne vers son mari.

— Il est sûrement sorti pour capter un signal cellulaire. Allez ! Sors ton téléphone et appelle-le.

Carl s'exécute, en vain. Dulcinée lui arrache l'appareil des mains.

— Il faut utiliser l'appli « localisation d'appareils », triple nigaud !

Une fois la fonction activée, un carillon à peine perceptible perce l'épaisse couette de neige. Dulcinée patauge avec détermination dans

la neige. Le volume de la sonnerie augmente au fur et à mesure qu'elle progresse. Elle aperçoit enfin briller l'écran du iPhone de Léo. Elle hâte le pas puis s'immobilise en sentant la glace craquer sous ses pieds.

— Attention, m'dame, n'avancez pas davantage. Laissez-moi, je vais y aller. Je connais les frontières de la grève en me fiant sur la ligne des arbustes.

Il est plus lourd, mais ses pieds-skis garantissent une meilleure répartition de son poids. Enfin, il réussit à se glisser jusqu'à atteindre le cellulaire de Léo qu'il remet à Carl qui l'avait suivi de près.

— Léo a dû le tirer à bout de bras, en réalisant sa plongée dans l'eau glaciale, propose Carl.

Pendant ce temps, Dulcinée scrute les alentours. Lorsqu'elle découvre, presque deux mètres plus loin, un trou dans la glace, elle se frappe le ventre avec son poing en anticipant le pire.

— Non-non-non-noooon ! Ce n'est pas possible, je le saurais s'il était en danger, voyons !

— Je vais appeler la police, lance Carl alarmé.

— Bon, il est sage de signaler sa disparition. Par contre, les chemins sont bloqués, les secours mettront un temps fou à arriver. Avec votre appareil, vous devriez plutôt prendre des clichés de l'état du site. Ça pourrait guider les recherches. Vous pourriez aussi trouver une photo récente de votre fils.

Docile, Carl enfile les prises de vue avec soin. Il enregistre la scène sous tous les angles.

Dulcinée est foudroyée par le silence de mort qui plane tout alentour. Elle se secoue en pensant à Maélie et Martin, laissés seuls. Ils n'ont jamais pu s'amuser ensemble plus de quinze minutes sans qu'un parent n'ait à intervenir pour arbitrer une diffamation, un différend ou un drame épique.

Elle rentre à la hâte et vérifie que les bottes, les parkas et les mitaines sont toujours à leur place dans le portique. Les plus jeunes sont donc à l'intérieur. Elle a un pincement au cœur en voyant que l'anorak de Léo ne s'y trouve pas. C'eût été trop beau qu'il soit revenu de son bord, tout bonnement.

Puis, au-dessus de sa tête, le roulis des billes sur le plancher de l'étage ravive l'espoir.

Un fou rire nerveux la gagne au fur et à mesure qu'elle progresse dans l'escalier. Et si Léo était simplement monté avec son manteau et ses bottes au premier pour jouer à la gardienne ? Je ne peux pas lui reprocher de garder ses bottes à l'intérieur, il fait si froid.

Chapitre 12

Le bonheur en famille

En haut des marches, désolée de n'y trouver personne, le cerveau de Dulcinée — qui avait pourtant repris le gouvernail —, divague à nouveau. Elle s'effondre à terre, plus isolée que jamais. Je n'ai pas rêvé, quelque chose roulait là-haut. Puis, la palpitation en son ventre relance la fanfare.

En état de panique, elle appelle en alternance Maélie et Martin, sans réponse. Elle erre de porte en porte, jusqu'à la chambre où se trouve le coffre géant. Elle remarque la boule de tissu roulée et poussée contre le mur.

— À l'aide ! lance une voix caverneuse, suivie de petits coups contre le couvercle.

Elle ouvre le coffre pour y découvrir Martin en sueur. Elle frappe la grosse malle qui aurait pu devenir le tombeau de son bambin. L'enfant qui affichait jusque-là un air paniqué éclate de rire en voyant la tête de sa mère.

— Coucou ! lance-t-il joyeusement.

— Oh, mon poussin, soupire-t-elle.

Elle l'aide à s'extirper de sa fâcheuse position pour vite l'étouffer dans ses bras, en silence. Elle musèle ainsi la femme névrosée qu'elle a vue naître en elle, en accouchant. Elle essuie ses yeux et vérifie la clenche de ce coffre sans verrou. *Sans verrou*, se répète-t-elle.

— Ce n'est pas un jeu à faire, ça, réprimande-t-elle, tout en essayant de garder son calme. Il ne faut pas s'enfermer dans une malle. C'est dangereux.

— C'est Maélie qui a fait ça.

— Justement, où elle est, ta sœur ? On va la chercher, maintenant.

Martin saute sur place d'excitation en battant des mains.

— Oui… Oui… Cachette ! Cachette !

— As-tu une idée où elle pourrait s'être cachée ?

Il lève le menton et pointe un doigt vers le plafond.

— Vous avez découvert un accès vers le grenier, c'est ça ?

— Noon…

Il sautille sur place comme s'il bondissait sur un trampoline imaginaire.

— Martin, cesse ton manège et dis-moi comment vous avez réussi à monter là-haut.

Elle l'agrippe par le bras pour le calmer. Surpris, le gamin commence à pleurnicher en livrant sa réponse.

— Mais voyons, on passe par le miroir.

Dulcinée prend une longue inspiration. Rien ne sert d'énerver son chérubin.

— Est-ce que tu me fais des blagues, là, mon petit clown ?

Martin lui attrape la main et l'entraîne vers l'escalier d'un pas décidé.

Dans le vestibule, la mère fournit un effort surhumain pour ne pas hasarder la tête dehors, c'est incroyable que les deux Dupont-Dupond ne soient pas revenus lui faire un rapport.

Martin se plante devant le miroir psyché, le pointant du doigt.

Devant cette glace d'une autre époque, pour se mirer de pied en cap, Dulcinée ne capte rien. Aucune image d'elle-même ou de son fils ne s'y dessine. Le miroir est inexpressif, c'est inexplicable ! Pourquoi tenir en place un objet aussi encombrant, s'il ne réfléchit rien ?

— Comment avez-vous réellement fait pour monter là-haut ? s'impatiente-t-elle.

Martin affiche l'espace d'un instant l'air désolé de quelqu'un qui a fait une chose qu'il n'aurait pas dû faire. Puis, son expression change quand il appose la paume de sa main à la surface de la glace. Il sourit en reculant d'un pas pour agiter sa menotte et saluer son reflet. Il tend son bras et avance sa main, elle traverse le miroir comme s'il s'agissait d'un rideau de cordelettes en fil de pêche. Dulcinée se précipite et tente de l'attraper par l'épaule, pour l'ancrer à ses côtés. Trop tard, la vaguelette se referme sur le contour de sa silhouette. La glace a déjà repris son inertie. Dupée, elle vient de voir son bébé disparaître sous ses yeux. Si elle l'avait suivi avec une confiance d'enfant, aurait-elle pu traverser avec lui ? *Il y a un truc qui m'échappe. Fallait-il qu'il me tienne la main, pour me permettre de le suivre ? Non, mais tu disjonctes ma chérie. Merde !* Elle tâte le miroir, en examine l'endos, désemparée, flouée et embarrassée devant l'impasse.

Impuissante à résoudre cette énigme, elle retourne ouvrir la porte de cette satanée maison pour voir où sont passés les deux hommes qui tardent à rentrer. Peut-être ont-ils des nouvelles de l'aîné ? Elle se conforte en se disant que Joe connait les parages et qu'il contribuera à retrouver son fils. Si c'est le cas, elle cherche déjà comment elle arrivera à lui exprimer sa reconnaissance. Les mots gentils gèlent dans sa tête à l'idée d'être destinés à cet épouvantail.

Elle referme la porte, transie.

Son cœur est de glace.

Chapitre 13

Colère et courroux

Immergée dans un bain moussant, Dulcinée se débarrasse de la sueur et de la suie incrustées dans les pores de sa peau pendant que sa raison déraille. Existe-t-il un moyen de décrasser la poisse au cœur ? Elle vient de perdre ses trois enfants. Comment, diable, de telles absurdités peuvent-elles s'enfiler en moins de 24 heures ?

Elle ressasse dans sa tête les tragiques évènements qui l'accablent. D'abord, le cellulaire de Léo localisé à quelques mètres d'une crevasse fatale dans la surface gelée. Le garçon a sûrement lancé au loin son précieux iPhone quand le plancher de givre a craqué sous ses pieds pour aspirer son corps. Il a voulu qu'on le retrouve ! Ensuite, elle s'abîme dans le chagrin en songeant au froid qui paralyse son fils, à son corps dérivé par le courant, au plafond de glace intacte et opaque qui le coupe du ciel et qui l'empêche de prendre une goulée d'air. Tout ça l'obsède… Pendant que le lac congèle son aîné, la révolte brûle en elle.

Que lui reste-t-il ? Elle a déjà fait une croix sur Carl, leur couple ne survivra pas à ce gouffre. Il va appeler les secours certes, mais trop tard pour sauver leur premier-né. Quelle calamité, le malheur les a baptisés au Jour 1 de cette crémaillère.

Elle se réfugie quelques secondes au fond du bain, faisant la planche pour laisser les cheveux se laver d'eux-mêmes. Son optimisme l'a désertée. Carl l'agonira de remontrances quand il apprendra qu'elle a perdu la trace des deux plus jeunes. Arrivera-t-elle à exprimer voix haute qu'elle est sans nouvelles de Maélie et que Martin a disparu sous ses yeux, sans devenir folle ? À quoi rime la vie qui l'attend ici, si elle ne comprend rien à ce qui lui arrive ?

Tout va mal depuis qu'ils ont mis les pieds dans ce damné manoir. Carl ne songe qu'à s'enfermer dans la bibliothèque, obnubilé par son foutu carnet et ses babioles insolites. Dulcinée a perdu confiance en lui. Elle ne le reconnait plus. Ce n'est plus le même homme. Quand il enseignait, il s'investissait corps et âme dans son travail. Il était attentif aux jeunes, désireux de les voir progresser dans leur quête d'apprentissage. Il s'est enthousiasmé à fonder pour eux un journal étudiant. Il ne boudait aucune forme de prose. Puis, il a commencé à participer à de multiples concours d'écriture, fiévreux et joyeux de

mettre à profit son esprit créatif. Il fut même récompensé de quelques prix, ce qui le stimula à continuer et lui donna l'ambition d'écrire un roman. Comme il était doué, il frappa dans le mille du premier coup. L'accueil des critiques et du public fut unanime. On salua son talent et ses innombrables lecteurs en redemandèrent. Depuis, il languissait de renouer avec le succès et l'angoisse le gagna. Il craignait que l'on découvre qu'il n'était pas la hauteur de leurs attentes. La peur le paralysa pour un temps. Pour s'en sortir, il multiplia les classes de maître, essayant en vain de percer la recette d'une bonne histoire. Les choses ont vraiment commencé à se dégrader après l'atelier intensif de création littéraire auquel il a participé l'été dernier. Il en est revenu amer et abattu. Que s'est-il passé là-bas, pendant qu'elle pataugeait seule au chalet avec ses ouailles ?

Puis, la lubie d'une année sabbatique devint pour Carl sa bouée de sauvetage. Une fois sa décision prise, il se mit à la recherche d'une retraite idéale pour se vouer à son art, loin des distractions de la ville. Dans ce contexte, l'idée de retourner au pays de ses ancêtres s'imposa comme salutaire. Le fait de trouver sur son chemin ce manoir ancestral lui est apparu telle une révélation, un signe. « Sérendipité ! » avait-il crié avant de partager l'annonce avec sa Dulcinée. Quand il comprit que la propriété était liée à sa généalogie et qu'il portait le nom de domaine Rangeley, son patronyme familial, il se considéra l'héritier symbolique de ce lieu hors norme. Il en fit l'acquisition aveuglément, occultant de son esprit toutes les tragédies qui ont marqué l'histoire de cet endroit maudit, sans chercher à savoir pourquoi il avait pu l'obtenir à prix modique. Il avait développé un rationnel en béton. En venant se loger à peu de frais, il pouvait quitter temporairement l'enseignement sans trop pénaliser sa rente. Pour lui faire avaler la pilule et compenser la perte de revenu, il avait promis d'offrir du tutorat et des remplacements à l'école du coin. En doutant que son mari y donne une quelconque suite, Dulcinée devine que le solde de la vente de leur maison de ville sera vite un souvenir.

Son esprit vagabonde en quête de repères. Tout l'accapare. La livraison de leurs meubles, objets de décoration et malles de vêtements, prévue avant la fin de l'après-midi, se présente comme une tâche superflue. À quoi bon nettoyer, aménager, trier et se débarrasser du mobilier de cette grande demeure ? Elle ne songe qu'à repartir, à s'enfuir. Elle voudrait rembobiner sa vie depuis 24 heures, en souhaitant ne jamais être arrivée dans cette maison.

La tentation de caler sa tête et de noyer son désarroi dure le temps d'une bulle à la surface de son bain. Car des rires captent son attention : ils proviennent d'au-delà du plafond. Elle se redresse en

éclaboussant tout et son entrain menace de lui faire perdre l'équilibre. Elle stabilise son corps et enjambe la baignoire. Épongée en vitesse, elle enfile ses vêtements malodorants.

Elle parcourt l'étage, ouvrant les garde-robes à la recherche d'une trappe vers le grenier ou tout indice d'un comble.

Elle descend et retourne au vestibule, confronter la psyché. La glace se montre tout aussi obscure qu'avant, incapable d'honorer son reflet.

Son estomac gronde, elle a honte d'avoir faim dans une tourmente pareille.

Courroucée, elle donne un coup de pied au socle de bois, puis tourne les talons pour prendre la direction de la cuisine, sans voir onduler la surface du miroir.

Chapitre 14

Aidez-vous d'abord, les autres ensuite

Dulcinée doit reprendre des forces pour faire face à tout ce qui s'annonce. Se sustenter ne sera cependant pas une mince affaire, elle a vidé la glacière à l'heure du petit déjeuner et il ne reste pas grand-chose : deux tranches de pain, l'équivalent d'un verre de lait, quelques bâtonnets de fromage et un sac entamé de biscuits salés, moulés en forme de poissons. Sa vue se brouille au souvenir de Martin qui croquait une poignée de mini-baleines au fromage et en chantonnant la comptine qu'il venait d'apprendre. « Jonas, dans la baleine, disait j'voudrais bien m'en aller, bou-boum bou-boum… ».

Elle choisit de ne rien avaler et réserve cette maigre collation pour Martin et Maélie, si elle arrive à les retrouver. Elle ravale son anxiété et interdit à la folle du logis d'élaborer cette possibilité. Il faut plutôt qu'elle s'active, mais par où commencer ? Elle doit faire une épicerie, c'est indiscutable. Tout à coup, son isolement lui pèse. Dulcinée se ressaisit, elle ne sortira pas tant qu'elle n'aura pas récupéré ses enfants. De toute façon, elle ne peut aller nulle part avec cette tempête. En même temps, son estomac gargouille et elle se sent faiblir. Elle ouvre les portes d'armoires à la recherche de fournitures de cuisson, farine, huile, biscottes et conserves, qui pourraient lui servir à créer des crêpes de fortune. Rien. Peut-être y a-t-il des provisions dans les autres pièces ?

Elle se dirige vers la bibliothèque et ouvre la porte sans ménagement. Elle fige à la vue de la commode remplie de boîtes de biscuits, de cannettes, de chocolats emballés et de sacs de croustilles. Plusieurs produits sont ouverts et à moitié engloutis. Ce ne sont pas les marques de leurs achats habituels. De toute évidence, Carl avait trouvé ces victuailles dans la maison. Et, il ne partage avec personne ? Quel goujat !

Pendant qu'elle dresse l'inventaire de ce qu'elle vient découvrir, Carl se présente dans le cadre de la porte. Elle l'apostrophe.

— T'es revenu. Je ne t'ai pas entendu rentrer.

— Bien sûr ! T'étais trop absorbée à fouiner.

— Je regrette, mais t'as de la bouffe ici. T'as trouvé ça où ?

— Dans la dépense, au sous-sol.

Dulcinée se mord la langue à défaut de lui larguer un coup de pied.

— Toujours pas de trace de Léo ? marmonne-t-elle.

— Non. Et toi, t'as des nouvelles des enfants ?

— Ils sont quelque part dans la maison. Je vais les retrouver, mais en attendant, on n'a plus rien à manger. T'as trouvé autre chose de comestible, dans ta réserve ? Tu pourrais partager. Si le cœur t'en dit de participer à la survie de ta famille, on s'entend.

Le rictus de Carl signale l'ouverture des hostilités.

— Je ne sais pas. Va voir par toi-même. Sinon, tu me prendras la tête avec mille questions et j'ai autre chose à régler…

— Ah ! Vraiment ? Ça me coupe le souffle que…

Une petite voix chiale depuis le lobby.

— Maman, j'ai faim !

Telle une toupie, Dulcinée vrille vers l'escalier en riant comme une hystérique. Elle trouve son fiston à côté de la psyché. Elle le soulève par les aisselles et le fait pivoter à 180 degrés, question de vérifier qu'il est toujours le même.

— Martin, pourquoi Maélie n'est pas avec toi ?

— Elle veut rester là-bas. Moi, je suis tanné de jouer, je veux manger.

— Oh, tu as bien fait, mon poussin. Je te prépare une collation et on va faire un plan pour la convaincre de revenir avec nous, si tu le veux bien ?

Le bambin fait « oui oui » de la tête.

— On va aller dire bonjour à papa. Il a tout plein de surprises pour toi…

Une fois au sol, Martin court vers la bibliothèque sans hésitation. Dulcinée se précipite à sa suite. Elle cherche à surprendre l'expression de Carl, encore fâchée qu'il n'ait pas couru, comme elle, pour accueillir leur brebis égarée. En arrivant, elle pile net ; debout, son mari tient son carnet de notes à la main. Il en récite quelques lignes, telle une litanie. Devant lui se déploient des amas de feuillets remplis d'annotations griffonnées. L'ensemble se déploie en cercle pour former les douze positions d'une horloge. Au milieu se trouve un parchemin dont les coins ondulent. Impossible de lire ce qu'il y a dessus. Quelques

bougies et une lampe l'huile éclairent la pièce et leurs flammes font valser sur les murs des ombres inquiétantes.

À la vue de Martin, Carl lève la tête et ouvre les bras. Son bébé s'y love. L'émoi de Dulcinée devient terreur quand elle entend Martin demander à son père :

— P'pa, pourquoi Léo n'est pas avec nous ?

— Disons que Léo est allé faire un long voyage. Tu ne le reverras pas avant un certain temps.

Dulcinée est interloquée par les paroles de Carl.

— Il ne m'a pas même dit au revoir, marmonne le petit.

— Je sais. On ne choisit pas souvent le moment de partir. Mais rassure-toi, il t'aime toujours très fort. En attendant, j'ai quelque chose pour toi.

— J'espère que ça se mange. J'ai beaucoup faim.

— Oui et tu vas te régaler.

Carl dépose, sur le coin du secrétaire, le précieux calepin qu'il tenait à la main. Il remet à Martin un sac de bonbons. Dulcinée trouve désolant de n'avoir rien de mieux à offrir à manger à son fils. Outrée, elle tourne les talons et laisse Martin au milieu de ce décor macabre. Avant de ressortir, elle attrape le cher cahier abandonné sur le bureau et le glisse contre son ventre, sous la ceinture de son pantalon. Un masque africain posé sur le coin d'une étagère semble lui jeter un mauvais œil.

Chapitre 15

L’heure est grave

CLAC ! PLOC ! BADABOUM !

Dulcinée reconnaît le bruit d’une personne qui tombe et roule lourdement sur le plancher. Son cœur pompe à tout rompre et cela lui commande de retourner au vestibule d’où proviennent les sons. Il s’agit sûrement de Maélie. Martin se trouve en sécurité avec son père. Sur place, Dulcinée se réjouit de retrouver sa fille recroquevillée sur le côté au pied du miroir sur pattes.

— Ma p’tite chérie, chuchote-t-elle. Je suis si contente de te voir.

Quand elle enlace la fillette, celle-ci est patraque. Ses cheveux sont visqueux et sa peau est brûlante. Mon Dieu ! Qu’est-ce qui l’a mise dans cet état ? Martin était revenu, égal à lui-même, réclamant à manger. Qu’en est-il de Maélie ?

— As-tu faim, as-tu soif ? questionne la mère, désireuse de susciter chez elle une réaction.

— Nooon, nooooon…

— As-tu peur de quelque chose ?

— Nooon, nooooon…

Dulcinée touche au front de sa fille.

— Tu vas boire un peu d’eau fraîche avec un cachet. Tu es fiévreuse. Il faut que tu te reposes. Je vais t’aider à te coucher. Quand tu te réveilleras, tu iras mieux. Tu voudras sûrement manger. Je vais te préparer une petite collation. Plus tard, je ferai des courses et je te rapporterai ce que tu préfères.

Déjà, elle dresse une liste en pensée : du bouillon de poulet, des légumes pour une soupe réconfortante, puis des spaghettis. Sa fille en raffole. Du gruau, du beurre, de la cassonade et de la farine, pour lui faire des galettes…

Dulcinée accompagne son enfant au salon et la case sur le sofa. Elle la borde de coussins et étale sur elle des couvertures épaisses. Heureusement, tout le bazar de la nuit dernière était encore sur place. Elle revient avec un verre d’eau. Il n’y a plus de comprimés

d'ibuprofène dans sa trousse. Maélie est blanche à faire peur. Ses lèvres sont rigides. L'apprentie infirmière retourne fouiller dans ses affaires, en espérant qu'il lui reste de cette formule liquide analgésique pour tout-petits. Le flacon qu'elle tire de son sac renferme encore quelques gouttes de médicament, c'est mieux que rien.

Elle lève le menton de la fillette, insère la pipette dans sa bouche et presse la petite poire pour que le liquide glisse au fond de sa gorge. Maélie avale sa dose avec une déglutition peu rassurante.

Inerte, mais pas tout à fait inconsciente, l'enfant marmonne « Maëva, Maëva, Maëva… ».

Dulcinée s'impatiente à l'effet de sentir le carnet lui bloquer le sternum. Elle le saisit et est surprise de constater que le cahier est beaucoup plus mince qu'auparavant en raison des pages qui y ont été arrachées. Sans doute, celles qui ont servi aux croquis étalés sur le plancher. Elle tourne les pages pour en prélever la dernière feuille et y dresser une liste de choses à faire en ville. Elle sent, en creux, les traces laissées par le dernier croquis à y avoir été griffonné. Elle arrive presque à en déchiffrer le message. L'idée folle lui vient d'en noircir la surface pour en révéler le contenu. Elle a déjà vu faire ça dans un film de détective. Voyons voir si ça marche. Elle se dirige vers la cuisine et pioche dans tous les tiroirs pour finalement y dénicher un crayon au plomb. Elle s'installe sur un coin de comptoir et commence à étendre le graphite de sa mine sur le papier. Son geste révèle, tel un négatif photo, un dessin redoutable. Elle reconnaît le plan au sol du site extérieur. Le périmètre du lac y est clairement délimité. En bordure, une forme carrée représente l'emplacement du manoir et un petit rectangle correspond à l'écurie. Elle frémit en voyant à côté des symboles en forme de… croix ou de crucifix ? Merde ! il y a un cimetière par-dessus le marché. Elle arrache le croquis, le plie, le glisse sous son chandail et le coince dans son soutien-gorge. Quel malaise en constatant que Carl connaissait l'existence de ce lac juste en face de leur propriété. Son indolent mari est un lâche. Sans parler de Joe, déjà sur sa liste noire, pour s'être montré trop économe de conseils et d'avertissements lors de leur accueil, la veille.

Léo aurait dû être prévenu. Cette noyade évitable devient plus cruelle et injuste.

Quand se réveillera-t-elle de ce cauchemar ? Quel danger les guette encore ? Qui sera la prochaine victime de ce domaine dévorant ?

Chapitre 16

Sous la surface

Dulcinée cherche son trousseau de clés. Dans trente minutes, l'effet du médicament abdiquera. Elle cale son bonnet et resserre l'écharpe autour du col de son manteau, prête à affronter le vent neigeux pour combattre l'enfièvrement de Maélie.

Dehors, le quatre-quatre est redevenu congère. Elle actionne le déverrouillage à distance et active le moteur afin que le chauffage contribue à faire fondre ce sarcophage blanc. Son regard circulaire examine les alentours. Une lisière de conifères, blanchis sous l'assaut des flocons, s'étire au pourtour de ce terrain plat que la bourrasque a ourlé de dunes pour offrir un cadre magnifique à ce décor de carte postale. Sauf qu'elle n'arrive pas à ressentir d'émerveillement pour ce putain de site qui cache un lac pas vraiment gelé, devenu le cimetière de Léo.

Elle s'enfonce jusqu'aux mollets dès la première enjambée et s'immobilise. Elle redresse le cou, remarque que le chemin est bondé : le seuil de neige atteint le niveau supérieur des roues. Même leur VUS ne réussira pas à aller bien loin dans ces conditions. Dulcinée éteint le contact à distance et laisse le camion au repos. Ce serait pure folie de s'aventurer à l'aveuglette. Désemparée de ne pas pouvoir circuler jusqu'au village, sa vision sentinelle la ramène à la ligne d'horizon des conifères. Elle tâte son sein, faisant craquer le papier qu'elle y a coincé. Elle se rappelle avoir vu, sur le dessin, un cercle croquant les cimes, telle une pleine lune. Mais c'est impossible, à leur arrivée, les nuages lourds emplissaient déjà le ciel ! La chamade taraude son cœur, elle retire un gant, faufile sa main dans le col à la recherche de ce maudit croquis. Elle l'attrape et le ramène à sa vue. Sa main tremble : le cercle est garni de deux points et d'un trait évoquant un sourire. Elle reconnaît maintenant un émoji semblable à ceux que dessinait Léo. C'est sûrement lui qui l'a esquissé dans l'expectative de communiquer sous peu avec ses copains. Ce croquis la nargue, une blague sordide qui n'améliore en rien son humeur. Le papier est tout trempé, elle le froisse et le fourre dans sa poche.

Le silence verrouille son sort. Rien n'annonce le travail d'un vaillant déneigeur, même au loin. Elle scrute du côté de l'écurie où réside Joe. Un filet de fumée s'effiloche de son toit et se dissipe au contact de la poudrerie. Il n'est pas fou, il se terre au chaud.

Elle ne perd rien à aller frapper à sa porte. Le gardien ne tarde pas à pointer son nez proéminent.

— Je m'excuse de vous déranger, mais ma fille souffre d'une affliction soudaine. J'ai besoin de trouver une pharmacie et, si possible, un médecin.

— Les routes sont impraticables pour le moment, mais dès que ça se calme j'irai au village pour vous. Vous n'aurez qu'à me dire ce dont vous avez besoin.

— Merci ! En attendant, avez-vous des comprimés analgésiques ?

— Je n'ai pas grand-chose ici, mais la voisine a ce qu'il vous faut, à coup sûr. Elle est guérisseuse, enfin c'est ce qu'elle raconte. Je vais lui demander d'aller vous voir.

— En passant, avez-vous des nouvelles concernant les recherches pour retrouver mon Léo ?

— Les policiers ont promis d'envoyer une équipe de patrouilleurs à motoneige et d'autres bénévoles en skis pour sillonner les alentours au cas où il se serait simplement égaré, euh, peut-être sait-il se fabriquer un abri dans la neige. Pour les plongeurs, eh ben, ça va prendre un peu plus de temps, vous comprenez…

En retournant à la maison, Dulcinée se sent honteuse du mal qu'elle a pensé de Joe, depuis leur arrivée. Il se montre compatissant à sa situation et, en l'absence de l'aide qu'elle devrait avoir de son mari, il devient son seul allié.

Au retour, Dulcinée étouffe sous les rafales. Elle peine à avancer, les jambes engoncées jusqu'aux genoux à chaque pas. Elle distingue au loin une silhouette munie d'un bâton de marche avec des brins de foin à l'extrémité supérieure. On dirait un balai tenu à l'envers, c'est ingénieux faute de mieux. Étant donné le faible rythme et l'empattement de ses foulées, Dulcinée conclut que la personne doit se déplacer avec des raquettes, ce qui n'est pas surprenant dans ce coin oublié de la civilisation. Vient-elle à leur rencontre ? Sale temps pour saluer le voisinage. Dulcinée s'arrête pour mieux y voir. Stupéfaite, elle remarque que la personne marche à reculons. Mais qui donc se promène ainsi, par un temps pareil ? La poudrerie occulte sa vision et le profil disparaît derrière un rideau de neige. Elle perd finalement sa trace. Tant pis.

Dulcinée arrive enfin à la maison. Elle pivote pour constater que les pas étrangers sont venus mourir sur le porche du manoir, avant d'entreprendre le trajet inverse.

Il y a un message plié, coincé sous le marteau de porte. Elle repense alors à la silhouette qu'elle vient d'apercevoir.

Chapitre 17

Perdre pied

Dulcinée cueille la missive et, de peur que la neige mouille le papier et dilue l'encre du message, elle attend d'être au lobby avant de la consulter. Il ne s'y trouve qu'un terme sibyllin.

« Maëva ».

Bordel ! C'est quoi, ce foutu mot ?

La graphie s'apparente à celle du message reçu ce matin. Il proviendrait donc de la même personne. La voisine ? Ça serait donc elle l'énigmatique personne qu'elle vient de croiser.

Elle secoue tout son corps et se déleste de son attirail chargé de neige pour se précipiter vers la bibliothèque. Carl connait sans doute le sens de ce mot : « Maëva ». Peut-être le nom de quelqu'un de sa lignée ? À moins que Maélie puisse la renseigner ? Il pourrait bien s'agir d'un jeu. Qui s'amuse ainsi avec notre santé mentale ?

En traversant le salon, elle vise le sofa. Une sueur l'inonde à la vue de la boule de couverture et des coussins abandonnés.

— Maélie ! MA-É-LIE !

Il faut sans cesse courir après tout un chacun avant de les retrouver, puis les voir disparaître à nouveau, quoi encore ?

La détestation de cette maison scelle sa décision de partir. Elle ne s'y installera pas, ni pour un mois, ni pour une année, jamais !

Ses forces et son agressivité s'atténuent. Elle retourne au miroir qui cette fois-ci lui projette une diffuse image décente d'elle-même. Peu à peu, son propre reflet se dérobe pour céder la place au visage flouté de Maélie. Sa fille enjouée s'amuse avec une autre fillette ! Dulcinée observe les deux amies faire un jeu de mains. Elle ne distingue pas bien les détails dans la pénombre, mais l'autre gamine, de dos, a l'épiderme foncé.

Puis tout s'estompe.

Elle s'écroule au sol, tâte son front, craignant à son tour un accès de fièvre. Aurait-elle attrapé le mal qui a terrassé Maélie ?

Elle rampe jusqu'au salon et s'échoue sur les premiers coussins à sa

portée. Elle n’a même pas la force d’appeler Carl ou Martin.

Chapitre 18

Vertige

Martin mâche une dernière bouchée de barre tendre et une fossette se dessine sur sa joue. Carl s'irrite plus que jamais de ce détail. Personne dans la famille n'a une joue ainsi percée. Il n'est pas de sa lignée, pas digne de son héritage. Pour chasser cette aversion naissante, il lui ébouriffe les cheveux.

— Martin, tu te plais ici ?

— Je ne sais pas encore, marmonne-t-il. M'man dit que c'est ta maison de rêve.

— C'est certain, moi je crois à la magie de cette demeure. Et, avec le beau temps, je suis sûr que tu vas adorer le site extérieur. Il y a tellement à découvrir ici.

— Je n'aime pas aller de l'autre côté.

— Où ça ?

Martin pointe le doigt vers le plafond avant d'enfourner une poignée de jujubes.

— Dans ta chambre ?

— Non, dans le coffre. Il fait trop chaud dedans.

— Tu n'as qu'à ne plus y aller.

— C'est Maélie et son amie qui m'enferment là.

— Ta sœur a une amie ?

— Oui, et elle ne m'aime pas du tout. Elle n'aime que les filles.

— Et, où se trouve cette gamine ?

— Derrière le miroir à pattes.

— Dans le vestibule ?

— Oui, c'est ça.

Carl ne relance pas Martin. Il n'accorde pas beaucoup de crédit à ce que raconte un enfant de cinq ans.

— J'ai soif maintenant.

— Il doit rester du lait au frigo. Tu n'as qu'à y aller et t'en servir un verre.

Martin chiffonne l'emballage de ses friandises qu'il laisse tomber au sol. Il bouge les fesses de sa chaise pour se remettre sur pied et traverse la pièce en courant. Ce faisant, il chamboule plusieurs piles de documents étalées sur le plancher.

D'un élan, Carl le rejoint, lui coince le bras en étau pour le soulever et le bascule vers le mur d'une poigne colérique.

— PETIT MORVEUX ! Fais attention, quoi ! Ces papiers sont importants pour moi. C'est mon travail.

Apeuré, le garçon se sauve.

— Reste avec moi petit bâtard, je te parle !

Martin voit sa mère affaissée au salon et cesse de courir.

— Ma-man !

— Martin ? Mon poussin… Dulcinée entreprend de ramper pour lui attraper une cheville, une jambe.

— P'pa me fait peur. Je vais rejoindre Maélie.

Avant que Carl ne puisse mettre la main sur son infâme rejeton, celui-ci oblique vers le vestibule. Une fois devant le miroir, il y appose sa menotte et s'y glisse comme s'il pénétrait dans un ascenseur.

— Shit ! lance Dulcinée en tentant de se redresser.

Carl, stupéfait de ce qui vient de se passer sous ses yeux, s'immobilise dans le salon. Il regarde sa femme au sol, dégoûté de la voir onduler comme une anguille.

— C'est l'enfer, cette maison ! sanglote-t-elle, prostrée. Peux-tu m'expliquer ce qui arrive à notre famille ? Pourquoi notre fils aîné a-t-il été englouti par ce lac de malheur ? Où est allée Maélie ? Je dois contrôler sa fièvre. Et voilà que Martin préfère se réfugier derrière cette psyché plutôt que de rester avec ses parents.

— C'est l'acclimatation, j'imagine. Tu ne contrôles pas tout ce qui se passe ici et ça t'énerve. Tout le monde en a marre de tes consignes de mère poule.

— Tu ne contrôles rien ici, toi non plus. Quelqu'un s'amuse à nos dépens. Sais-tu que j'ai trouvé un nouveau message coincé sous le

marteau de la porte ?

— Et, qu'est-ce qu'il y avait de si troublant dans ce message ?

— MAËVA ! hurle sa femme. Tu as une idée de ce que signifie ce mot ?

Carl se souvient du parchemin qu'il a soutiré de la cassette et posé au centre de son horloge factice. C'est l'un des noms qui y étaient inscrits. Inutile d'en parler à sa femme, elle ne comprendrait pas. Il la rabroue pour éluder la question.

— Non, ça ne me dit rien. Tu délires et ça m'ennuie. J'ai autre chose à finir.

En détournant le regard, il avise son cahier sur la table de salon. Il fronce les sourcils et dit d'une voix glaciale.

— Tu m'as volé ça ?

— Je cherchais de quoi prendre des notes. Je dresse des listes, moi aussi… De toute façon, à ce que je sais, ce calepin ne t'appartient pas. C'était celui de Léo.

Carl sourit, puis la jauge deux secondes avant de reprendre possession du carnet en polissant sa surface comme s'il avait été souillé. Il s'en retourne dans son refuge d'un pas allège, en sifflotant.

Dulcinée, laissée derrière, fulmine.

Chapitre 19

Pot-Pourri

Qui est Carl, dans cette maison ? Il vit en marge de la réalité, il ne se soucie pas des autres. J'aurais dû m'en méfier, j'ai épousé un lunatique. Je le sais depuis le premier jour. Dans un environnement où je contrôlais tout, ça ne posait pas de problème. Ici, au milieu de ce merdier, je n'ai plus aucune autonomie. Ça me fait une belle jambe !

Il me reste à concevoir un plan d'évasion avant que ma raison ne quitte le navire, une fois pour toutes.

Dulcinée détecte du mouvement dans le portique. Une fraîcheur l'enveloppe. Est-ce que Martin ou Maélie seraient capables de sortir de la maison par le miroir et d'y revenir par la porte principale ? Son esprit logique coule à pic. Comment peut-elle en être rendue à formuler de telles hypothèses ? L'effluve d'épices et de foin mouillé qui arrive jusqu'à elle fait avorter la brève excitation tout en déclenchant une montée d'adrénaline. Une intrusion ? Ce n'est pas Joe. Elle le reconnaîtrait à l'odeur de ses semelles moisies.

Elle arque son corps pour mieux voir qui se trouve dans le lobby. Sous un angle improbable lui apparaît une sorte de bonhomme de neige en boules de laine grise. Les émanations qui s'en dégagent lui évoquent une boutique de pots-pourris particulièrement bien fournie. La forme se glisse sans bruit à l'intérieur, laissant choir au passage des paquets de neige ayant collé aux parois de son vêtement drapé et ceinturé de drôles de cordages.

Une immense tête recouverte d'un chapeau de fourrure repose sur de larges épaules chargées d'un paquetage de fortune. Deux bras ondulent pour faire rouler sur ses hanches rebondies, un panier d'osier retenu par des cordes. Lorsque le personnage retire son gros casque de poil, Dulcinée constate qu'il s'agit d'une dame. Sans doute, l'intrigante voisine que Joe a cru bon d'envoyer à son aide ? Ça cadre. Il a dit qu'elle était descendante d'esclave. Elle a la peau marron et son nez épaté sans trop de relief cache en partie une bouche fendue de lèvres épaisses. Une généreuse crinière aux reflets gris-roux, contenue par un restant de filet de pêche, touche presque à ses épaules. Ça et là, des couettes de cheveu crépu en tire-bouchons s'évadent à travers les mailles. Les bras de la femme dansent autour d'elle pour défaire les sangles qui ceinturent ses hanches, libérant du

coup plusieurs sacs remplis à ras bord. Elle plie les genoux pour déposer avec précautions ces petits ballots au sol. Finalement, la pèlerine qui recouvre son immense poitrine tombe pour dévoiler des vêtements aux teintes criardes qui choquent la vue. Dulcinée, en équilibre sur un coude, engourdie, tente de réagir à cette physionomie déroutante.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Taute.

— Tott ? ?

Le sourire de la voisine n'a rien de réconfortant. Qu'est-il arrivé à cette bouche, lui aurait-on recousu des lèvres ? Dulcinée doute même qu'elle ait des dents. Sous l'étirement de cette lippe de bride cutanée apparaît un autre repli de peau en accordéon. En regardant ce visage, il lui vient des images de fonds de mer. Un blobfish ! C'est ça ! Cette créature abyssale avait jadis fasciné Léo. Le seul poisson à qui l'on pouvait attribuer le mot « visage », en raison de ce nez en forme de goutte visqueuse retombant sur un ourlet obscène au pourtour de sa fente buccale. Léo l'appelait ainsi en référence à un personnage de Hergé, le célèbre dessinateur belge.

La matriarche défait le cordon de son balluchon pour en retirer un thermos. Elle ouvre le contenant et verse un liquide chaud et odorant dans le capuchon devenu gobelet. Elle s'approche et soulève la tête de Dulcinée pour l'aider à avaler un breuvage parfumé à la cannelle. La dame émet des petits sons de succions pour l'inciter à boire. Dulcinée se concentre pour ne pas regarder de près ces lèvres-vulve.

— Vous êtes guérisseuse, c'est exact ?

— C'est ce qu'on dit de moi.

Réconfortée, Dulcinée goûte la boisson, puis ferme les yeux et s'assoupit.

Chapitre 20

Believer

Le contact d'une petite menotte qui se glisse dans sa main réveille Dulcinée. Martin s'est blotti à ses côtés. Il tire maintenant sur le bras de sa mère devenue loque humaine.

— M'man, t'es toute molle. Qu'est-ce que tu fais ? P'pa n'a pas le temps de s'occuper de moi. Il travaille toujours avec ses drôles de papiers. Ses dessins me font peur.

Elle ouvre les yeux, fébrile à la voix de son gamin, mais aussitôt inquiète d'apercevoir la dame à la peau foncée, à la tête penchée et aux lèvres-vulve qui s'incruste dans le réel.

— Mon lapin, jure-moi que tu resteras avec moi. Cette fois-ci, pas de fugues par le miroir.

— C'est bon. De toute manière, Maélie ne veut pas que j'y retourne… C'est pas juste, c'est moi qui lui ai montré comment aller de l'autre bord.

— Maélie est revenue, elle aussi ?

— Non, elle reste avec Maëva, larmoie Martin. Elle dit que Maëva ne veut pas d'autres amis. Mais j'le sais, c'est Maélie qui veut pas de moi. Elle m'aime PAS.

Dulcinée s'appuie sur un coude, arc-boute son corps et réussit à s'asseoir.

— Voyons, tu t'imagines des choses…

— Elle m'a JAMAIS aimé, bougonne Martin. Elle voulait une sœur. Maintenant qu'elle a trouvé Maëva, elle est contente. Elle n'a plus besoin de moi pour jouer.

— Tout le monde est chamboulé à cause du déménagement. Ça fait trop de nouveautés, tu verras, tout va se placer, mon chaton.

— Même P'pa ne m'aime plus, pleurniche Martin. Il me crie tout le temps dessus. Je n'aime pas ça quand il me dit : « petit bâtard ».

Tel un coup de fouet, Dulcinée se cambre. Le cœur d'une mère peut-il souffrir davantage ? Si Carl commence à dénigrer Martin, il va me trouver sur son chemin ! Elle comprend que son mari veut la punir

pour ses infidélités. Quand le secret plombe les relations intimes et qu'on ment aux siens, il faut s'attendre à en payer le prix. Mais son fils, lui, ne mérite pas un châtiment de la sorte. Elle serre la main du benjamin, cette greffe qui n'a pas pris au sein de leur famille nucléaire.

Dulcinée a regagné des forces et se sent apte à défier la gorgone. Elle veut blâmer quelqu'un pour tous leurs malheurs.

— Selon ce qu'on dit, vous connaissez bien cette satanée maison. Pourquoi cherche-t-elle à me rendre folle ?

— Ce qu'elle souhaite surtout, c'est d'honorer votre descendance. Vous devriez en être contente.

— Vous êtes fêlée ! C'est vous qui avez écrit : « Vous appartenez à la maison ». Pourquoi ?

— Je vois sous la surface des choses où se cache l'essentiel.

— Pour moi, l'essentiel serait de retrouver ma fille. Ma fille s'est perdue ! La dernière fois, quand elle a débarqué du miroir, elle se mourrait…

— Vous l'avez seulement perdue de vue. Ce n'est pas la mort qui vous l'enlève. Au contraire, elle s'ouvre à une nouvelle vie.

— Ça suffit les paraboles ! Vous nous aidez ou vous déguerpissez.

L'étrange tête étire à nouveau sa fente avec des bruits de muqueuses ensalivées.

— Vous voulez vraiment que j'ordonne à Melahi de revenir parmi nous ?

Dulcinée sent un manque d'air lui comprimer les poumons. Elle hoche la tête de haut en bas. Enfin quelqu'un qui me dit ce que je veux entendre. Elle change d'attitude pour adopter un ton beaucoup plus conciliant.

— Son nom, c'est Maélie. Oui, c'est ça. Je souhaite seulement récupérer ma fille. Vous savez comment me la ramener ?

Dans le vestibule, la voisine sort de son sac un hochet garni de plumes, d'ossements et de grelots. Elle agite son gri-gri, faisant apparaître son reflet dans le miroir. Elle pose la paume de sa main contre sa surface et articule ces mots :

— Par le pouvoir de la Terre et de l'Air, que mon charme opère sur Melahi et qu'il la ramène à nous.

Dulcinée se retient de corriger le prénom de son enfant chéri. De toute façon, elle est subjuguée par l'ondulation irisée qui rend les couleurs vives de son double encore plus éblouissantes.

Moins d'une minute plus tard, la fillette passe la tête. Des rideaux de cheveux mouillés masquent son visage. Émerge ensuite le haut de son corps. Au contact de l'air ambiant, elle blêmit, frissonne et s'affale au sol.

Sa mère se penche pour la saisir dans ses bras. Maélie reprend de la vigueur. Elle grimace et siffle.

— Lâche-moi ! Maëva a de la peine, j'ai besoin de retourner tout de suite auprès d'elle.

Dulcinée s'offusque et, malgré sa répulsion, dévisage la gargouille.

— Madame Tott, c'est sûrement la fièvre qui augmente. Elle n'a reçu qu'une toute petite dose d'aspirine liquide. L'effet s'est dissipé, je le crains. Je dois me rendre à la pharmacie sans délai.

— Ne vous en faites pas, j'ai de quoi la soigner.

— Alors, prenez soin d'elle jusqu'à mon retour. Après, vous allez nous foutre la paix.

— Vous n'irez pas loin, dans cette tempête.

— Regardez-moi bien aller, ma chère. J'ai encore une tête sur les épaules, moi. Mon devoir est de prendre soin de mes enfants…

Sa voix se brise en ajoutant :

— …de ceux qui restent.

La femme aux abois habille son petit Martin en le bardassant comme un paquetage. Pendant qu'elle revêt elle-même son armure pour combattre l'hiver, la sorcière réplique, d'un ton froid.

— Si vous quittez cette maison, ça risque d'être fatal pour vous. Comprenez-vous ce que je vous dis ?

Mais la porte claque, faisant disparaître Dulcinée et Martin.

Chapitre 21

Passage obligé

Carl se tient debout, tétanisé, au milieu du salon. La voisine hoche la tête selon un angle brisé, donnant l'impression qu'elle veut s'essuyer le nez sur son épaule.

— Le message « MAËVA », c'était pour vous.

Un éclair passe dans ses pupilles de Carl quand il comprend qu'il est à sa solde de cette entité.

— Je ne suis plus libre de repartir.

— Comme vos ancêtres, vous appartenez à cette maison.

— Ma famille aussi ?

— Votre femme c'est différent. Elle était amère en arrivant ici. La maison l'a rejetée.

Taute consulte sa montre en gousset en l'approchant de ses yeux.

— Dans moins d'un quart d'heure, elle perdra le contrôle de son véhicule et ira rejoindre votre fils aîné au fond du lac.

Carl se frotte le visage. Il n'arrive pas à fixer ses pensées.

— Désolée pour votre gamin.

— Ce n'est pas le mien… Je le sais depuis toujours.

— Elle vous a caché sa triche. La magie ne tolère pas le mensonge. Un désir doit être vrai, avouable. Le mensonge est un fardeau, une enclume qui vous entraîne dans le trou de votre tombe.

En apercevant Maélie aux pieds de la voisine, un éclair de lucidité réveille Carl.

— Ma fille, sauvez-la !

La guérisseuse s'active auprès de la Maélie, rouge de fièvre. Son front est perlé de gouttes de sueur carminées. Sa respiration est sifflante. Taute l'enrobe de deux couvertures.

— Melahi, Melahi, Melahi… susurre-t-elle de sa fente ourlée.

— Qui invoquez-vous ?

— Melahi signifie « ange en tahitien ». Je parle encore la langue malgré… malgré tout ce temps.

— Peu importe votre histoire, rabroue Carl. Maélie se déshydrate. Ses membres sont raides. Je pense qu'elle a trop chaud, nous devons la refroidir, je crois. Je prépare un bain froid. Qu'en pensez-vous ?

— Il est quinze heures. Allez plutôt trouver le feuillet qui correspond à cet emplacement, dans le montage d'horloge que vous avez préparé. Dès que vous l'aurez en main, rapportez-le-moi. Et n'oubliez pas le mot au centre du cadran.

Carl détale vers la bibliothèque et farfouille à travers ses papiers. Il rapplique aussitôt avec ce qu'elle lui avait demandé.

— Qu'avez-vous inscrit à la troisième heure de votre horloge ?

— VÉRITÉ ! C'est écrit « vérité ». Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— C'est donc l'heure de vérité pour Maélie. Si elle y retourne, elle mourra. Elle s'affaiblit à chaque fois qu'elle y va. Le saviez-vous ?

— À vrai dire, je n'ai pas vraiment remarqué, répond Carl, le menton tremblant, d'un ton piteux. Je croyais qu'elle s'amusait de l'autre côté, non ? En revenant, elle répétait gaiement Maëva, Maëva, Maëva !

— Même si elle s'y plaît, avec Maëva, elle ne peut pas rester là-bas plus longtemps.

Maélie émet un râle, omet quelques respirations, puis hoquète pour aspirer une goulée d'air en produisant un son creux.

— Ça y est, elle arrête de respirer, s'énerve Carl.

— Calmez-vous. Elle n'est pas prête. Elle a une autre mission à accomplir avant. Maintenant, vous devez me dévoiler le nom de l'entité au centre du cadran. Lisez-le-moi à haute voix.

Carl déplie le parchemin, inquiet de provoquer un malheur en proférant le mot incorrectement.

— HA-BU-HIAH.

— C'est parfait. L'ange de la fécondité.

— Ça va faire les légendes. Ma fille se meurt. Que peut-on faire pour la garder parmi nous ? Jurez-moi que vous faites tout ce qu'il faut ?

— Je vais la sauver. Et, je vous sauverai aussi. Rappelez-vous : « Vous appartenez à la maison ». C'est votre destin.

Carl se tord les mains.

— J'ignore de quoi vous parlez. Quel est ce destin dont vous m'accablez ?

— Les esprits du lieu recherchent une génitrice pour garantir votre lignée. C'est la seule façon de briser le sortilège qui les retient prisonniers ici.

— Dites-moi quoi, je vais faire n'importe quoi !

— Pour sauver votre fille, la maison veut un échange. Vous devrez traverser la psyché à votre tour.

— Quoi ? Qu'est-ce qui vous dit que je peux réussir à traverser ce miroir ?

— Vous y arriverez sans problème parce que vous vivez pour votre rêve. Sachez cependant que vous ne pourrez pas en revenir.

— Je vais mourir de l'autre bord, c'est ça ?

— Pas d'une simple mort, en tout cas. Vous serez condamné à errer entre deux mondes pour toujours. À moins que…

— Ce n'est pas très réjouissant comme perspective.

— Consolez-vous ! Vous aurez l'éternité devant vous. C'est pas mal, non ? D'ailleurs, vous ne serez pas seul. Vos aïeuls vous y attendent déjà.

— Vous avez dit « à moins que… » : il y a donc un espoir que je puisse revenir dans notre monde ?

— Si l'une de vos descendantes donne naissance à une âme pure et que celle-ci le souhaite ardemment, elle pourra tous vous libérer, vous et vos ancêtres.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— On m'a enlevée à Tahiti, mon pays natal, pour m'amener sur ce domaine et y servir d'esclave. À tout jamais, m'a-t-on dit sans ménagement. Cette terrible condamnation me suit depuis ce temps.

— Vous me baratinez, là. L'esclavage est aboli au Canada depuis belle lurette.

— Les gredins sont légion et sévissent depuis longtemps. Je suis arrivée au pays en 1669.

— Ce n'est pas possible, vous auriez plus de trois-cent-cinquante

ans !

— Ne cherchez pas à comprendre, mais c'est comme ça. Le malheur s'est abattu sur cette maison, car j'ai dû faire appel aux maléfices pour perdurer. J'ai trouvé des forces de vie. Je vous offre une chance, pour votre lignée.

Elle regarde encore l'heure en rapportant son gousset à sa vue, puis fixe Carl.

— Vous devez y aller maintenant.

Il capitule et se dirige vers le vestibule. Il se poste devant le miroir et fait signe à la voisine de venir le rejoindre.

— Comment fait-on ? Je n'y vois même pas mon reflet.

La dame sort un pendule de sa poche et le balance sous son nez.

— Vous allez m'hypnotiser ?

— Ne pensez à rien. Laissez-vous seulement bercer par le mouvement du pendule.

Carl se tait et perd petit à petit contact avec la réalité. Lorsqu'il est tout à fait à sa disposition, elle lui demande :

— Avez-vous rêvé dans cette maison ?

— Oui, de beaux et grands rêves…

— Vos rêves sont-ils sincères ?

— Comme jamais auparavant. Je n'ai même plus sommeil. Je rêve même éveillé.

— À partir de maintenant, vous vivrez dans ce rêve éternellement. Il faut seulement y croire.

— Comment puis-je passer de l'autre côté ?

— Maëva vous guidera. Son nom signifie « Bienvenue » dans ma langue.

La sorcière sort son hochet et l'agite entre elle et le miroir.

— Allez-y, appelez-là. Prononcez son nom.

— Ma-é-va ? articule Carl.

Après quelques répétitions, une ombre se dessine à la surface du miroir, en même temps que son propre reflet.

Il croise les bras sur sa poitrine.

Une petite main d'enfant perce la surface glacée et l'invite. Il tend les bras. Il a le cœur serein, mais son esprit doute.

— Est-ce que je vais dans la bonne direction ?

En disant cela, il se fait happer.

Chapitre 22

L’ordre des choses

La sorcière retourne auprès de Maélie.

— Je vais prendre soin de toi, ma chère Melahi.

La fillette ne réagit pas.

Taute attrape son sac et en saisit un sachet d’herbes médicinales. Elle se dirige à la cuisine, allume le gaz et fait siffler une bouilloire afin de préparer une infusion. Une fois prête, elle approche la tasse de ses lippes et y laisse couler quelques gouttes d’une glaire épaisse. Elle retourne au salon et prend un moment pour redresser la fillette. Elle la soutient par les aisselles, la fait glisser sur son fessier et l’adosse contre un mur. Elle lui place les jambes en tailleur, pour immobiliser son dos. Elle cale des coussins de chaque côté de ses hanches.

Elle dispose ensuite autour de Maélie, des gerbes d’herbes séchées et des bouquets de racines. Elle saisit la tasse fumante qu’elle lui a préparée. En soufflant sur le breuvage pour le tempérer, ses lèvres émettent une vibration. Elle utilise une cuillère en bambou pour humecter les lèvres de la fillette en espérant stimuler ainsi son réflexe de déglutition.

La petite réagit bien et avale d’elle-même le contenu de la tasse. Maélie repousse les couvertures et aspire l’air encore et encore. Elle ouvre finalement les yeux.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Taute, je suis une magicienne et une guérisseuse. C’est moi qui ai créé Maëva.

L’enfant prend appui sur ses mains pour se redresser, un faible sourire illumine son visage.

— Maëva, c’est mon amie.

— Allons chez-moi, reprend Taute. On s’y plaira, ensemble.

La fillette frissonne à l’idée de s’aventurer dehors. Elle lève vers elle des yeux suppliants.

— Avec moi, tu vas apprendre à aimer cette saison. L’hiver purifie tout, il fait renaître l’espoir d’une vie nouvelle. Tu verras, en poussant la

porte de ma maison, tu auras une nouvelle vie. Tu connaîtras ta destinée.

— Maëva ! Elle sera avec moi ?

Chapitre 23

La vie à rebours

Le vent fou déchiquète les nuages en mille milliards d'étoiles de givre en colère. Vulnérable au froid, Maélie constate que les morsures de l'hiver sont cruelles. Ces membres sont engourdis, chassant par instant la douleur. Ce sentiment de bien-être n'est qu'un leurre. Elle ignore encore qu'il faut craindre le moment indolore, l'instant où le gel impitoyable emporte avec lui des petits bouts de soi.

Taute l'a pourtant entortillée de tous les manteaux de sa famille ; une écharpe nouée autour de son cou, une autre à sa poitrine et encore une à sa taille pour tout retenir. Avec cet accoutrement, elle ressemble aux cigares au chou que sa mère confectionnait avec de la corde de boucher.

Plantée au milieu de nulle part, la petite chenille en cocon se sent vide. Sa famille s'est défilée. Sans la vision de Maëva, son rêve s'évapore. Il lui reste Taute pour seul guide dans la tempête. Elle ne la quitte pas des yeux. Celle-ci, emmitouflée pour braver l'hiver, a attelé son couvre-chef pour maintenir sa tête dans une position moins inquiétante. Elle manœuvre dans son dos pour libérer, de sa ceinture, le balai qui lui sert de colonne vertébrale. Elle glisse le manche dans le dos de la fillette, sous le foulard qui ceint sa taille. À son tour, Maélie porte ce bâton avec un épi de paille dressé contre le ciel.

Est-ce que Taute va l'aider ? À ce moment, la voix de la vieille dame résonne dans sa tête.

— Être vivant, c'est savoir que la vie est sécable à l'infini. Qu'as-tu soutiré de vital de la femme qui t'a mise au monde ? Que laisses-tu prendre quand tu deviens source de vie, à ton tour ? Rien ne se perd…

— Je ne comprends rien à vos histoires. Je suis juste une enfant. Je dois rêver, je…

— Il arrive un temps où l'on rêve de silence. Rien ne se crée… Même si parfois il y a des surprises dans la régénérescence.

— Ah non, pas de grands mots. Léo n'est plus là pour me les expliquer. Ça sonne affreux en tout cas. C'est laid comme votre bouche.

Taute lève le menton pour dégager la vue sous la masse du nez; de l'index, elle pointe les plis de peau qui lui servent d'orifice buccal.

— J'ai, disons, hérité de cette vulve en extra. Un legs des mauvais traitements que mes maîtres m'ont réservés. On m'a violée, puis on m'a battu la bouche pour m'empêcher de parler et on a frappé souvent le côté de la tête : je me suis retrouvé avec un pavillon d'oreille en forme de sphincter. Comme un anus qui ne sert à rien, sinon à condamner ce côté de ma tête qui n'entend plus. Un rien gênant. J'ai perdu le tonus dans mon cou à force de tendre l'autre côté du visage, pour masquer mon handicap et profiter de mon oreille intacte. Pour circuler à l'extérieur, j'ai bricolé ce chapeau pour me servir d'attelle.

La fillette secoue la tête, cherchant à se réveiller.

— Je ne sais pas où je suis, je ne sens plus rien. Je suis perdue. Je veux ma maman !

— Ta mère n'avait que des regrets et des remords en arrivant ici. Sa force s'est éteinte. Voilà tout. Toi, tu as été sauvée par tes rêves. Tu veux vivre libre, sans attache, pour toujours ? Tu dois me faire confiance. Une absolue confiance.

Taute fait une pirouette de la main et se met à marcher à reculons. Maélie devine qu'elle doit faire comme elle. Déboussolée, elle pivote et, au lieu de reculer, se met à pleurer.

— Je t'offre le rebours. Recule avec confiance. Tu dois effacer tes traces, au sol. Prends le balai. Il fonctionne pour la neige, pour la terre, pour la boue, pour le sang…

— Je voudrais revoir le miroir, pleurniche Maélie. Le toucher. Être avec Maëva.

— J'ai absorbé la force féminine de plusieurs pensionnaires de la résidence. Maëva est la dernière source de vie à laquelle j'ai goûté. Tu seras la prochaine, Maélie.

— Je ne comprends rien ! On ne peut pas accoucher d'une vieille personne en lui donnant des morceaux neufs. Je veux rentrer et retrouver Maëva.

— Maëva est partie. Par le jeu du miroir, tu sauras à ton tour inviter une autre fillette à jouer avec nous. Nous vivrons en harmonie, ici, pour toujours.

— NOON ! Pourquoi moi ?

— Tu es une force neuve, lui souffle la bouche répugnante en se

rapprochant de son visage. Il me la faut, pour toi et pour toutes les autres. Un jour, tu comprendras.

— Je ne suis pas forte. J'ai besoin d'être soignée. Je tiens à peine sur mes jambes… Je vais peut-être même mourir.

— Avec la Taute, la mort n'existe plus. On formera un tout, la finitude n'est plus une fatalité. Viens plonger dans le noyau dur du présent infini. Il est féminin.

Elle voit Taute faire trois pas à reculons et son sourire de poisson-chat ondule, comme si elle allait déguster son mets favori. Dans son dos, la poudrerie estompe les limites du ciel et de l'horizon. L'aura de neige tourbillonne au contour de sa silhouette en boursouflures et trompe-l'œil. Cette femme, est-elle vraiment de chair et d'os ou s'agit-il d'une fabulation ?

Voilà que Taute tend les mains vers Maélie et la tire de cette neige pâteuse pour l'étreindre, l'embrasser. La bouche de la sorcière s'élargit pour devenir une caverne immense. L'odeur qui s'en dégage est fétide. Maélie tourne la tête de dégoût. Elle ne repère ni la maison qu'elle vient de quitter ni celle dont lui parle Taute. En fait, le vent affolé a cessé de siffler, elle est maintenant protégée dans une bulle ! La lumière ambiante s'atténue, il y a un faible halo rougeâtre vis-à-vis de Taute, sans plus. Seuls ses battements cardiaques pulsent à ses oreilles, dans un écho interne, comme la fois où, immergée dans l'eau, elle a retenu son souffle à la limite de la brûlure dans sa poitrine. Ou plus loin encore, quand elle a émergé d'un cocon aqueux et que ses poumons ont été violés par l'air pour la première fois ?

Chaque mouvement lui coûte un effort, elle se sent piégée par un sable mouvant. Cette sensation lui rappelle un moment de paralysie dans un sommeil voleur de force.

Maélie cligne des paupières, étourdie de cette vrille de pensées et de souvenirs qui sortent de nulle part.

Maélie se trouve maintenant loin, au bout d'un tunnel. Elle étire le cou et plisse les yeux pour tenter d'entrevoir la sortie. Elle devrait être proche, depuis le temps que ses pas s'additionnent dans le néant, sans perspective. Un tambourinement dans sa tête l'hypnotise. La bulle qui l'entoure rétrécit à vue d'œil. Les parois pressent Maélie de toutes parts. La panique monte au gré de la réminiscence atavique d'un col utérin qui malaxe son corps et qui l'expulse.

Soudain, le temps s'arrête. Sa conscience fuit en emportant avec elle sa dernière pensée.

Pourquoi la magie a-t-elle faim de moi ?

Note de lecture

Dans cette novella, Ben Morris renoue avec le trope de l'écrivain qui cherche, dans un lieu remplit de mystère, l'inspiration pour son prochain livre. À sa façon, cette maison de rêve, elle-même en quête d'un sursaut d'immortalité, assouvit les désirs des uns et assombrit le destin des autres. Quarante-huit heures plus tard : qu'est-ce qui perdure et sous quelle forme ? De son côté, Lou Benedict installe le théâtre des âmes cloîtrées au cœur d'une tempête hivernale, tout en glanant au puits du subconscient quelques ressorts pour activer les tourments de la filiation qui provoque l'éclatement du petit clan.

L’autrice

À propos…

Lou Benedict crée des histoires étranges aux remugles des fruits pourris de la filiation héritée ou fantasmée. Des deux, il fait se méfier : l'accumulation désordonnée et les souvenirs inventés sont des ferments ! Ses constructions en boucles convoquent l'émotion étrange de se croire en terrain familier en absorbant peu à peu le décalage vers les zones plus ou moins avouables qui collent aux parois du cœur et palpitent au creux des hémisphères. Les croyances sont la première et la pire prison de ses personnages. Ses énigmes broient les aspirations du rêve, de l'attachement, de l'identité rêvée.

L’auteur

À propos…

Ben Morris recourt aux ressorts du thriller et de la peur comme leviers pour ébranler les certitudes. Par la distanciation, le malentendu et la perturbation des sens, l'auteur stimule le questionnement sur la condition humaine et la compréhension du monde. « Jusqu'où serais-je prêt à aller pour défendre ma vie, mon couple, ma famille, mes parents, mes ami(e)s ou mes possessions. Comment réagirais-je si quelqu'un en qui j'ai placé toute ma confiance me trahissait ? De quoi serais-je capable pour faire fuir une menace contre mon intégrité physique ou encore pour réparer le tort qu'on m'a fait ? Serais-je capable du pire ? »